

DOSSIER N° 1 – LA RECHERCHE DE SOI / EDUCATION, TRANSMISSION ET EMANCIPATION

L'époque des Lumières a marqué une double rupture avec les modèles d'éducation hérités de l'humanisme de la Renaissance. Pour un grand nombre d'auteurs, l'apprentissage des choses doit désormais primer la culture des mots, et l'éducation se centrer sur l'utile (pratique et social). Une nouvelle attention est portée aux manières de penser des enfants et au langage à tenir avec eux. Sur ces questions, les idées pédagogiques de Rousseau (*Emile ou de l'éducation*, 1762) ont essaimé jusqu'au milieu du XX^e siècle avec les mouvements dits d'éducation nouvelle. Dans le même temps, l'idée s'impose qu'une nation moderne doit se préoccuper de la formation des individus et par conséquent se doter d'un véritable système d'éducation publique. Dans la lignée de Condorcet, l'instruction des enfants des deux sexes devient la clé de la démocratie et des libertés. Les penseurs révolutionnaires mettent quant à eux l'accent sur les conditions sociales et politiques de l'émancipation des individus. En Europe comme en Amérique, le tournant du XX^e siècle est le moment d'un vaste débat sur les finalités de l'éducation scolaire, ses méthodes et son extension. Le rôle nouveau de l'institution scolaire se marque par la place que prennent dans les récits du XIX^e siècle les souvenirs d'écoliers, qu'ils soient romancés ou autobiographiques. Il s'agit toujours de comprendre ce qu'un individu est devenu à partir de ce qu'il a reçu, mais aussi de ce avec quoi il a rompu. Les textes de cette période fournissent matière à réflexion, par exemple, sur les différents âges de la vie et ce que veut dire être adulte ; les formes de l'enseignement et celles de l'apprentissage ; les parts respectives de la famille, de l'école et de la société dans l'éducation ; l'aspiration à la liberté dans ses rapports avec les institutions et les traditions. A l'horizon de ces interrogations se trouvent la définition d'une éducation moderne et la question de la justice sociale et de l'équité au sein d'un système éducatif.

CONSIGNES :

1. Le **but de ce premier dossier** est de se familiariser avec les principes de l'investigation philosophique, de la lecture des textes et de l'argumentation. Son étude se conclut par un oral de synthèse et un devoir écrit réalisé en classe.
2. La **présentation** doit être soignée ; l'**expression** doit être correcte (attention à la syntaxe et à l'orthographe).
3. L'oral de ce devoir est à réaliser en **groupe**.



« Xanthippe. — Socrate trouva une femme telle qu'il la lui fallait — mais lui-même ne l'aurait jamais recherchée s'il l'avait assez connue ; l'héroïsme de ce libre esprit ne serait pas tout de même allé si loin. Le fait est que Xanthippe le poussa toujours davantage dans sa mission propre en lui rendant la maison et le foyer inhabitables et inhospitaliers : elle lui apprit à vivre dans les rues et partout où l'on pouvait bavarder et rester oisif, et par là fit de lui le plus grand dialecticien des rues d'Athènes ; lequel dut enfin se comparer lui-même à un taon qu'un dieu avait placé sur le garrot du beau cheval Athènes, pour ne le laisser jamais en repos. »

Nietzsche, *Humain, trop humain*, § 433

« Ecoutez plutôt le discours sur Eros que j'ai entendu un jour de la bouche d'une femme de Mantinée, Diotime, qui était experte en ce domaine comme en beaucoup d'autres, et qui à un moment donné, dix ans avant la peste, avait amené les Athéniens à offrir des sacrifices qui ont permis de reculer de dix ans la date du fléau. Oui, c'est elle qui m'a instruit des choses concernant l'amour. »

Platon, *Le Banquet*, 199 c



Noël à Nohant ou de l'instruction des filles

23 décembre 1869. La mort de son ami Louis Bouilhet, avec lequel il avait passé tant de dimanches à lire et corriger leurs manuscrits respectifs, a bouleversé Flaubert. L'accueil glacial qui a salué la parution de *L'Education sentimentale* l'a meurtri. Devenue une amie très proche, George Sand a mis du baume sur ses plaies en rédigeant une analyse percutante du roman décrié. Elle y affirmait que Flaubert avait magistralement décrit une génération velléitaire tombée du romantisme dans l'impuissance. Il l'en a vivement remerciée. George, qui depuis a séjourné trois fois à Croisset sans parvenir à convaincre Gustave de lui rendre visite dans le Berry, a insisté pour qu'il vienne passer Noël à Nohant.

Cette fois, il a accepté. Parce qu'il a le cœur gros. George est toujours si bienveillante, si chaleureuse. Il va vers elle comme vers une fontaine de jouvence. Un ami de la Dame de Nohant, Edmond Plauchut, l'accompagne. Il est journaliste et fantasque. En ce 23 décembre, ils arrivent sur les coups de cinq heures et demie du soir au château du XVIII^e siècle où George a passé presque toute son enfance, et dont elle a hérité à la mort de sa grand-mère.

L'accueil qu'elle réserve à son « vieux troubadour » est si tendre que Gustave retrouve presque instantanément sa gaieté. Autour de la table familiale, on cause, on rit. Flaubert est littéralement séduit par les petites-filles de George, Aurore, surnommée Lolo, et Gabrielle, dite Titite. Lorsque les enfants montent se coucher, les adultes s'installent dans le salon devant un feu de bois qui grésille. Et on parle, on parle jusqu'à plus d'heure.

Le lendemain, il neige. Toute la maisonnée se retrouve à onze heures pour le déjeuner. Gustave donne leurs étrennes aux fillettes. La journée se passera à regarder un spectacle de marionnettes dans le théâtre où trône un grand arbre de Noël. Maurice, le fils de George, organise une tombola. Flaubert s'amuse comme un gamin. Le réveillon sera une véritable féerie.

George a composé elle-même le menu. Tous les plats sont succulents. Gustave, qui est un gourmet, leur fait honneur tout en racontant des histoires qui font mourir de rire les convives. Le lendemain, Flaubert lit *Le Château des cœurs*, une féerie coécrite avec Louis Bouilhet, qu'aucun théâtre n'accepte de monter. Il finira par se déguiser en femme et danser avec Plauchut la cachucha. Gorgé de tendresse, Flaubert repart le 28 décembre.



Comme il a été heureux auprès de son amie ! Lorsqu'ils se sont connus en 1859 – elle avait cinquante-quatre ans et lui trente-sept –, Flaubert avait quelques préventions contre ses romans, trop sentimentaux à son goût. Trop nombreux aussi. Elle écrit vite. Trop vite, se disait-il. Et puis son « dada socialiste » l'agaçait. Peu à peu, il a appris à mieux la connaître, surtout après la parution de *Salammbô*. Il a été charmé par l'article qu'elle avait écrit dans une revue. Ils ont engagé une correspondance. Leurs lettres étaient de plus en plus amicales, tendres et fraternelles. Quand l'un ou l'autre avait des ennuis d'argent, ils se proposaient une aide financière. Quant à ses idées, totalement saugrenues pour Flaubert, sur la responsabilité sociale et politique de l'écrivain, elle en avait rabattu. « J'ai été jeune aussi, lui a-t-elle écrit, et sujette aux indignations. C'est fini ! »

George reste de plus en plus souvent, de plus en plus longtemps à Nohant, mais se

rend parfois à Paris où elle a même participé aux dîners Magny. Un rien de misanthropie a gommé son côté pétroleuse. Et puis, elle vieillit, et se referme sur son cercle intime, ses bois, sa roseraie et l'Indre où elle se baigne, de même que Gustave pique souvent une tête dans la Seine.

De retour chez lui, la belle humeur berrichonne de Flaubert s'est vite étiolée. Il compose la préface des *Dernières chansons* de Louis Bouilhet, que Gustave se plaisait à appeler Monseigneur car il était venu un soir en soutane à un bal masqué. Louis donnait aussi des surnoms à son ami et l'appelait « Karaphon ». La mort d'un autre compagnon de route, Jules Duplan, qui lui avait si souvent fait office de documentaliste, a encore assombri son humeur, tandis que sa santé se dégrade. Les ventes de *L'Education sentimentale* piétinent. À Croisset, sa mère se recroqueville sur ses maux et peut à peine marcher. A Paris, c'est Jules de Goncourt qui maintenant est au plus mal. Son décès survient le 20 juin. Gustave se sent « gorgé de cercueils, comme un vieux cimetière ».



Irina de Chikoff, *Gustave Flaubert, la fureur d'écrire : un Noël avec George Sand à Nohant* (Le Figaro Hors-Série, janvier 2021)

Les dîners Magny



Un dîner Magny est un repas qui réunissait à Paris, à partir de 1862, un cénacle de journalistes, d'écrivains, d'artistes et de scientifiques au restaurant Magny puis, après la guerre de 1870, au restaurant Le Brébant. Modeste Magny, né à Montmort (Marne) en 1812, avait commencé comme laveur de vaisselle chez Philippe dont il était ensuite devenu l'adjoint avant de s'installer à son compte en 1842. Il acheta un débit de vin, 3, rue Contrescarpe-Dauphine, l'actuelle rue Mazet, où il ouvrit un restaurant pour étudiants. Dans les années 1850, le restaurant Magny fut à la mode et, en 1862, il est cité parmi les établissements de premier ordre dans le Guide Joanne. Il occupait alors deux étages et disposait de sept cabinets particuliers. Sainte-Beuve dînait tous les samedis dans l'un de ces cabinets en galante compagnie. Quel qu'en ait été le véritable initiateur, le dîner Magny était conçu comme un lieu de rencontre, de conversation, de parole libre : chacun des participants se proposait de « tirer son épingle du jeu, se faire un petit coin de société où il y ait toutes les tolérances d'opinions et de convictions » disent les Goncourt dans leur *Journal*.

Les convives des dîners Magny étaient des hommes de lettres, écrivains et journalistes, des artistes et des hommes influents dans les milieux politiques, économiques et culturels. Parmi les premiers, citons les frères Goncourt, Flaubert, Sainte-Beuve, Taine, Renan, Théophile Gautier, Paul Gavarni, Maupassant, Hippolyte Taine, Ivan Tourgueniev, Paul de Saint-Victor, Jules Claretie, Auguste Nefftzer, le directeur politique du *Temps* de 1861 à 1871. Parmi les hommes politiques, Gambetta, Agénor Bardoux,

Paul Bert, et de grands scientifiques, Claude Bernard, le chimiste Marcellin Berthelot, le Docteur Charles Robin, professeur d'histologie. George Sand, seule femme à y avoir jamais été invitée, a assisté à son premier dîner Magny le 12 février 1866 : « On paie dix francs par tête, le dîner est médiocre, on fume beaucoup, on parle en criant à tue-tête et chacun s'en va comme il veut. »

En mars 1868, George Sand a appris la naissance de sa deuxième petite-fille. Elle écrit à Emile Aucante, le 16 mars 1868 : « Mon bonhomme, nous voilà à Nohant sans nous être arrêtés à Paris plus d'un jour, car nous y avons reçu la bonne nouvelle de la naissance d'une seconde fillette [...]. Nous avons donc pris le premier train disponible et ajouté une nuit de chemin de fer aux vingt-quatre heures de Toulon à Paris. Arrivés ici avant-hier matin, nous avons trouvé la besogne très bien faite. La petite mère qui n'a souffert que deux heures et qui se porte on ne peut mieux, la petite fille bien venue à terme et très belle, Aurore en extase devant sa petite sœur, et la bonne Mme Ludre au chevet de Lina. Calamatta est arrivé ce matin. Tout le monde est enchanté et surpris de l'arrivée de Mlle Gabrielle qui est brune et forte comme était son aînée. »

Quelques repères féministes

Marie de Gournay, au XVII^e siècle, ou Olympe de Gouges, pendant la Révolution française, prônent déjà l'égalité des sexes. Cependant les premières féministes françaises apparaissent seulement après les années 1860. Elles suivent l'exemple d'André Léo, pseudonyme de Léodile Champseix, qui, comme d'autres femmes, profite de la relative liberté promise par le Second Empire à ses débuts, pour publier des ouvrages consacrés à l'égalité des sexes. En 1866, elle crée l'Association pour l'amélioration de l'enseignement des femmes et, en 1868, elle publie un texte défendant l'égalité des sexes qui est à l'origine du premier groupe féministe français. D'autres femmes défendent aussi l'idée de la libération des femmes comme Julie-Victoire Daubié, première femme à obtenir le baccalauréat en 1861, Paule Minck, Amélie Bosquet ou Adèle Esquiros. Toute cette réflexion se traduit par la création de journaux, comme *Le Droit des femmes*, de Léon Richer en 1869, et d'associations

comme la Société pour la revendication des droits civils de la femme, créée par André Léo aussi en 1869. Les mouvements pour l'amélioration de la condition féminine ne sont pas alors toujours d'accord sur ce qui est primordial. Les uns mettent en avant l'éducation des filles alors que d'autres réclament l'égalité civile avant tout.

Au XIX^{ème} siècle, le droit de travailler est réclamé par les féministes issues de la bourgeoisie. Ceci amène ensuite des revendications pour que les femmes aient les mêmes salaires que les hommes. C'est à partir de 1921, en Suisse, lors du deuxième congrès des intérêts féminins, qu'apparaît le slogan « à travail égal, salaire égal ». Cependant, cette volonté de pouvoir travailler n'est pas acceptée par tous les mouvements politiques. Ainsi, lors du congrès de l'Internationale ouvrière de septembre 1866, la majorité des représentants condamne le travail féminin comme un mal issu du capitalisme. La femme doit se libérer du travail en étant épouse et mère. Cependant cette résolution est vivement critiquée par les féministes qui font publier un appel réclamant l'égalité des droits civils, du droit à l'éducation et du droit au travail. Le texte signé par 38 femmes dont Maria Deraismes, André Léo et Louise Michel paraît dans le journal *Le Droit des femmes*.

André Léo



« Non la femme n'est pas une chose, un pur réceptacle. Elle pétrit son enfant de ses sentiments et de ses idées comme de sa chair ; esclave, elle ne peut créer que des esclaves. » Victoire Léodile Béra, dite André Léo (1824-1900), est une romancière, journaliste militante féministe socialiste puis anarchiste, membre de la Première Internationale. En 1869, elle publie *La Femme et les mœurs, liberté ou monarchie* dans le journal *Le Droit des femmes*.

« Plus tard, on les contempera comme des monuments d'illogisme, ces démocrates qui, au lendemain de la déclaration fameuse, [...] prétendent sacrifier à une conception dogmatique la moitié de l'humanité, absorber la femme dans la famille et bâtir une fiction de plus sur ce prétexte usé de tous ces despotismes : l'ordre. Quatre-vingts ans se sont écoulés depuis

l'inauguration du droit humain, et c'est encore une nouveauté presque bizarre que de revendiquer la justice pour la femme, courbée depuis le commencement du monde sous un double joug, dans l'esclavage doublement esclave, esclave toujours au sein de la famille libre, et maintenant encore, dans nos civilisations, privée de toute initiative, de tout essor, livrée, soit aux dépravations de l'oisiveté, soit à celle de la misère, et partout soumise aux effets démoralisants du honteux mélange de la dépendance et de l'amour. »

Dans cet ouvrage, elle consacre un chapitre à la prétendue infériorité intellectuelle des femmes.

« Depuis qu'un poète, au sortir d'un amphithéâtre, s'avisa de bâtir une théorie sur ses impressions, la physiologie sert de base à tout système un peu convenable au sujet des femmes. Pour cela, il n'est pas nécessaire de la savoir, au contraire. La moindre variation sur le thème connu suffit, et l'orateur, ou l'écrivain, s'y livre généralement avec d'autant plus de faconde qu'il est plus éloigné de mériter un diplôme de la Faculté. — Quoi ! Vous imposeriez d'abstraites calculs à ce frêle cerveau ? Sans pitié, vous soumettriez aux luttes de la vie un système nerveux d'une telle sensibilité que tout y vibre au moindre contact et que bientôt d'affreux désordres...

Suit la peinture obligée de l'hystérie. L'hystérie a fait depuis quelques années dans les livres, dans les journaux, dans les discours, des ravages affreux. On a prouvé de même que la femme, différente de l'homme en toutes choses, par le sentiment, par le cerveau, ne demandait qu'à être guidée, soutenue, maîtrisée, rudoyée même ; que son bonheur, son orgueil à elle, était de se suspendre au bras de l'homme comme un lierre à son appui. Tout le monde connaît à présent cette créature, je veux dire cette création, mobile, capricieuse, tour à tour sublime et fantasque, éthérée et rampante, douce et horrible, animale tendre, digne de tous les adjectifs, et qu'aucun substantif ne réalise, pétrie de toutes les quintessences et de toutes les abjections, fille de l'antithèse, et sœur de la périphrase. Toute la rhétorique dont se compose la philosophie actuelle s'est épuisée là-dessus ; toutes les serinettes ont vulgarisé ces airs ; on sait tout cela par cœur.

De ces profondes études, il résulte que la femme est incapable des hautes conceptions et même d'un travail suivi ; que l'étude lui est contraire ; qu'elle n'est faite que pour adorer l'homme et lui obéir. Et comme preuve de ces assertions, le cerveau féminin serait plus petit que le cerveau mâle.

Si ce n'était pas trop indiscret, je demanderais à ces amateurs de physiologie, qui affirment si carrément la différence du cerveau masculin et du cerveau féminin, s'ils en ont beaucoup disséqué des deux sortes ?

Et ce point éclairci, en supposant qu'il soit résolu par l'affirmative, je demanderais de nouveau s'ils ont trouvé dans le cerveau quelque organe particulier au sexe, ou des différences organiques ?

Sur ce point, la réponse est connue d'avance. Non, rien de tel n'existe.

La seule différence qu'on allègue est celle du poids de la matière cérébrale, plus lourde généralement, assure-t-on, du côté masculin.

Lourde est malsonnant en pareille affaire ; mais passons. Dans ces pesages comparés, a-t-on tenu compte des conditions particulières à chaque individu ? De l'âge, des proportions de taille, de structure, enfin, et surtout, de l'éducation ?

Et puis, est-il bien certain qu'ici la quantité et la qualité soient, au contraire du dicton, en raison directe ?

Est-ce d'étendue et de volume qu'il s'agit ? Qualités acquises — pour une part au moins — par la nature et la diversité des occupations du cerveau ? Ou bien de pénétration, qualité propre et première ?

Avez-vous, en ces expériences délicates, saisi et pesé, dans sa valeur intrinsèque, le germe — souvent endormi — de la puissance, ou seulement ses effets ?

Enfin — j'y reviens — n'a-t-on comparé que des êtres nés et développés dans des conditions identiques ? Les a-t-on comparés en nombre suffisant pour que l'action du hasard fût conjurée ?

Non pas ; on a fouillé des cimetières ; on a disséqué des inconnus.

Parmi les malheureux que la misère jette à ce triste et dernier écueil, l'amphithéâtre, il se trouve souvent des hommes qui avaient reçu de l'instruction, quelquefois très étendue. Soit par fausse vocation, ou manque d'énergie ; soit débâche ; souvent par l'encombrement des fonctions, les carrières libérales et littéraires fournissent à l'hôpital nombre de victimes.

Chez les femmes, au contraire, celles qui sont nées dans des conditions heureuses, ou moyennes, d'éducation, généralement y restent, soit pour y vivre, soit pour y languir ; mais elles ne tentent point la fortune, et par conséquent n'en sont point trahies. Les malheureuses qui meurent à l'hôpital, appartiennent donc presque toutes à cette condition misérable, qui laisse à l'esprit encore moins de chances de développement que n'en a le corps.

Et c'est sur de telles données qu'on prononce !

Tandis que les maîtres poursuivent lentement, silencieusement, leur œuvre patiente, et jugent que ce n'est pas trop de toute une vie pour arriver à un peut-être, des amateurs de passage, vulgarisateurs improvisés, qui n'ont fait que poser l'oreille à la porte du sanctuaire, s'en vont crier, sur le résultat du jour ou de l'heure, une conclusion scientifique de plus.

A cette époque où la science à peine sort de son berceau, chaque jour, la vérité définitive nous est révélée. Depuis qu'il est admis que tout système doit s'appuyer sur les faits, chaque fait isolé fait éclore un système. Jamais on ne vit tant de conclusions aussi prestement tirées ; jamais on n'entendit sur tant de carrefours, tant de gens crier à tant d'échos : Voilà ! J'ai trouvé ! Je tiens la vérité même. Bonnes gens, approchez !



Nous visitons dernièrement les catacombes. Près de nous, deux hommes posés et diserts, qui semblaient jouir (soit du gré des autres et du leur, soit du leur seulement, je l'ignore) d'une confortable importance — ces deux hommes s'arrêtant devant une des rangées de crânes qui festonnent les monotones murailles d'ossements, dirent, en désignant tels et tels du bout de leurs cannes : Voici un crâne de femme, en voici un autre, un autre !

C'étaient les plus déprimés et les plus petits.

— Vraiment ? dis-je.

— Assurément ! répondirent-ils. Cela ne fait pas le moindre doute. Et ils continuèrent leur étude, ou plutôt leur inspection, n'hésitant pas une seconde, tant leur conviction était complète et leur coup d'œil sûr ! On ne pouvait que rester confondu par tant de preuves.

Au reste, s'il est des physiologistes qui affirment la différence des cerveaux, il est des physiologistes qui la nient.

Et pour citer un exemple qui ne manque de valeur, voici ce que dit à ce sujet Von Scherzer dans son grand ouvrage sur le voyage de la Novara. Dans ce voyage autour du monde, à travers tant de races diverses, Von Scherzer lui aussi, à tort ou à raison, a mesuré des crânes. Il en a mesuré incontestablement davantage, et en des conditions tout autrement variées, que nos physiologistes d'occasion ne l'ont pu faire dans un coin de Paris, sur cet écueil de l'amphithéâtre, que les mêmes flots à peu près viennent toujours battre. Voici cet qu'il dit : « *Chez les femmes, la largeur de la tête est en général analogue à la largeur de la tête chez les hommes ; mais chez toutes elle est relativement plus grande... En tenant compte de la différence des tailles, le crâne de la femme est chez tous les peuples plus haut, plus long et en même temps plus large que le crâne masculin.* »



Espérons qu'ils sont généralement égaux, cela vaut mieux. L'assertion de Scherzer à cet égard n'est pas, en l'absence d'un principe certain de recherches, plus concluante que les autres. J'ai voulu seulement rétablir l'égalité des affirmations.

Ce que l'on peut affirmer sûrement, c'est que si la raison humaine a besoin du contrôle des faits, et doit en beaucoup de cas s'y soumettre, c'est elle aussi qui, pour une grande part, les crée. La différence qu'on veut établir serait prouvée par de laborieuses comparaisons, faites dans les conditions d'équité les plus sérieuses, que cela servirait uniquement à constater l'état des choses présentes et n'impliquerait point l'avenir.

Lorsque l'intelligence de la femme aura cessé d'être systématiquement enfermée dans les premiers moules de la conception humaine ; quand on lui aura rendu l'air et la liberté ; quand elle recevra une instruction semblable à celle de l'homme, — ce qui ne veut pas dire semblable à celle d'à présent, alors nos physiologistes pourront reprendre leurs balances et recommencer leurs calculs. Jusque-là, le bon sens et l'équité leur commandent de ne pas se montrer si pressés.

Mais qu'ai-je dit ? Une instruction semblable à celle de l'homme ! Hérésie ! Eh quoi ! N'est-il pas établi qu'instruire une femme c'est nuire à son cœur ? Pour nos philosophes modernes, comme pour l'Eglise, la science conduit à l'enfer.

— Non pas, allèguent-ils, nous disons seulement que la science ne peut-être dispensée de la même manière à cet être délicat et fragile ; qu'il faut sur toutes choses ne point masculiniser la femme, trier soigneusement ce qui lui convient, et, de même que les oiseaux ne servent à leurs petits qu'une nourriture déjà digérée, ne donner à ce tendre esprit que des choses préparées pour lui, saines à garder, faciles à comprendre. Car l'homme et la femme ne pensent point de même et ne s'approprient rien de la même façon. Comme l'abeille de cent fleurs extrait son miel, de même il faut extraire de toutes choses pour la jeune fille le suc féminin, etc.

Il y a longtemps qu'on parle du masculin et du féminin des choses : je ne m'oppose pas à leur existence ; mais il serait temps de procéder à une classification certaine. Car enfin, selon la

méthode adoptée de ne rien affirmer *a priori*, c'est par l'analyse qu'on doit s'être élevé à cette synthèse. Je demande donc une bonne fois le partage net, précis. Cela est plein d'importance ; il faut bien vérifier, et puis il s'agit d'éducation. Qu'on mette donc de côté, d'une part, les vérités d'ordre masculin ; de l'autre, celles d'ordre féminin ; qu'on sépare les sciences qui concernent uniquement l'homme de celles qui s'adressent à la femme uniquement ; ou bien, si le partage doit être fait au sein de chaque ordre de connaissances, qu'on démêle en syntaxe, en mathématiques, en logique, ce qui appartient à l'un ou à l'autre esprit.

En astronomie, par exemple, mettrons-nous le Soleil d'un côté, de l'autre la Lune ? L'histoire naturelle est mâle et femelle, très bien — mais les rapports sont nécessaires. Et la géométrie, comment la diviser ? S'arrêter au pont aux ânes ? Soit ; mais si la petite veut aller plus loin ? Et l'histoire ? Fera-t-on le triage des siècles ou celui des faits, laissant les causes et leurs enchaînements s'arranger comme bon leur semble ? Tout cela paraît difficile ; on n' imagine guère comment il y aurait deux manières d'enseigner et de concevoir les propriétés du rayon solaire, ou l'assassinat d'Henri IV.

— Peut-être est-ce de mesure surtout qu'il s'agit et ne devrait-on enseigner aux femmes que les éléments de toute chose ? — Mais c'est le plus grand, le plus profond, le plus vaste ! Le détail n'en est plus que la démonstration, nécessaire d'ailleurs.

— Ou bien, c'est entre les diverses branches de la connaissance humaine qu'il faut opérer le triage, donner à l'homme par exemple les sciences exactes... Mais la femme vit de la nature aussi bien que lui et fait, bon gré, mal gré, tous les jours, de la géométrie, de la physique et de la chimie, à la manière de M. Jourdain. Et l'hygiène, si nécessaire à la mère de famille, et qui touche à toutes les sciences ? Garderez-vous plutôt les sciences humaines ? — Mais il n'y a pas plus d'histoire, de langue et de littérature sans la femme qu'il n'y a d'humanité.

Cependant, puisqu'on affirme si bien ces limites, sans aucun doute, on les voit ; il serait donc utile de les exposer nettement. Qu'on montre enfin les deux faces de la justice, les deux sexes de la pensée ! Tous les esprits ingénieux qui se sont exercés déjà sur les deux morales, doivent entreprendre cette tâche ; elle est digne de leur valeur.

De deux choses l'une : ou les lignes qui séparent les deux ordres de conception sont visibles, nettes, et vous pouvez nous les retracer fidèlement ; ou bien, ce ne sont que linéaments si subtils, qu'ils se perdent pour la vue et la description dans un vague pareil à la ténuité des fantômes. En ce dernier cas, peut-être le plus probable, que faire ? Quel parti prendre ? — Je n'en vois qu'un : enseigner bravement aux filles et aux garçons, indistinctement, telles qu'elles sont, la science et la vérité ; Dieu reconnaîtra les siens.

Car, si l'esprit de la femme est naturellement différent de celui de l'homme, elle saura d'elle-même distinguer ce qui lui convient et rejeter le reste. — Vous criez au meurtre ; vous affirmez que ce serait lui gâter le cœur et l'esprit ! Il est une chose que je ne puis m'expliquer : c'est, d'un côté, la ferme confiance que vous avez en la femme de votre idéal, en cette créature sensitive, pétrie de charmes et de faiblesses, dont la nature, d'après vous, a si bien marqué le caractère et les bornes, — et la crainte folle que vous éprouvez de vous la voir changer en nourrice par une autre éducation.

Je le répète : si la femme est réellement ce que vous la dites ; elle restera elle-même, soyez en sûrs.

Où les caractères sont spécialement différents, et la nature gardera son plan et son œuvre ; ou ils sont propres à se confondre, au gré des aptitudes individuelles, et alors quel motif avez-vous d'en empêcher ? Le motif... Ah ! Tenez, soyons francs : vous en êtes encore à la Bible et à l'interdiction des fruits de la science, interdiction à l'envie rééditée par tous les représentants en ce monde du Père éternel. Mais, alors, soyez conséquents : baissez la mule du pape et soumettez-vous de bonne grâce à la monarchie de droit divin. La science est un danger pour la femme comme elle l'était pour le peuple. Vous croyez être de votre temps ; vous vous trompez : dans cette aube confuse où luttent la lumière et l'ombre, au milieu de ces ruines, entre lesquelles percent et croissent malaisément les germes nouveaux, vous êtes du parti de la nuit ; vous êtes les disciples du passé.

D'où venez-vous, cependant ? Et où allez-vous ? le savez-vous bien ?

Quoi ! La science serait pernicieuse ! Quoi ! Vous, esclaves qu'elle a délivrés, vous la reniez déjà ! Elle serait mauvaise pour la femme, étant bonne pour vous ? Elle aurait cet étrange effet que, précieuse à la raison, elle serait funeste pour le cœur ! Et que deviendrait en ce cas la moralité de l'homme ? Que conclure d'un tel aveu ?



Cette question de la femme a cela de particulier qu'elle agit comme dissolvant immédiat sur l'intelligence, et brouille et confond toute notion précise. Ainsi, l'opinion générale qui admet l'infériorité intellectuelle chez la femme, par contre, se plaît à lui attribuer la supériorité en fait de sentiment. En sorte que de ces deux termes faiblesse de corps et incapacité d'esprit, résulterait l'inspiration sublime, chantée sur les lyres de tous les poètes, ce cœur de la femme, inépuisable trésor ! Merveille ! Abîme ! Fleuve ! Océan ! Révélation divine ! Etc.

Il faudrait pourtant raisonner un peu. De bonne foi, croyez-vous que l'être humain soit un composé de pièces rapportées, sans lien entre elles, ou d'antithèses, comme votre prose ? Pensez-vous qu'un être sans raison, ou de raison faible, puisse en un cas donné discerner le mieux et le bien comme Vos Seigneuries ? Non évidemment, cela ne se peut. Ou bien vous supposeriez que le cœur serait à sa manière un organe pensant ? Mais à quoi bon ce double organisme ? Et puis, c'est par trop d'abus de littérature. Le cœur, tout le monde le sait, n'est qu'un muscle creux... définition épouvantable ! — mais la science ne respecte rien.

Donc, ce muscle tant célébré — tout à fait en dehors de ses mérites — organe précieux et indispensable de la circulation du sang, n'est que nominalement coupable de tant d'élégies et de dithyrambes. Le siège du sentiment est le cerveau, le même que celui de la pensée.

Et vous venez assurer que le cerveau de la femme est plus petit que celui de l'homme ! Où logez-vous donc cette « mer de lait » d'amour, dans laquelle se noie votre lecteur attendri ? Cette immensité de sentiment qui à vos yeux constitue la femme ? — Car les femmes, c'est bien entendu, sont toutes organiquement bonnes, dévouées, aimantes, ou ce sont des monstres. — Donc, cette petite chose de cerveau m'inquiète, et j'ai peur que sur ce point les besoins de la cause n'aient été mal compris.

Avant tout, il faudrait encore donner la définition respective, exacte, de l'intelligence et du sentiment, et la limite précise qui les sépare. S'ils sont deux choses opposées, comme on le prétend, rien n'est plus facile.

Il est seulement gênant de les voir ainsi réunis dans le même lieu ; car enfin ils pourraient se toucher et s'enchevêtrer en quelque point, et le scalpel n'a pas encore aussi bien délimité leur domaine que l'a fait la plume des écrivains amateurs de physiologie, pathologie, psychologie, phrénologie, etc.

Essayons toutefois d'apporter une pierre à l'édifice : n'a-t-on pas remarqué, à mesure que nos idées changent et que notre esprit s'étend, que nos sentiments se modifient ? Qui n'a entendu parler des effets surprenants de l'imagination sur les sens, quand elle arrive, en supposant la réalité, à la créer pour ainsi dire et à produire des impressions ? L'imagination est une faculté de la pensée ; ou plutôt, n'est-ce pas la pensée elle-même à l'état inculte, privée de règle et de mesure, ou brisant à plaisir ces liens, effleurant l'objet, sans étude, au gré de sa fantaisie ? C'est pour cette raison qu'on attribue aux femmes plus d'imagination, parce que leur pensée a moins de culture.

Telle personne par exemple et ceci n'est pas une supposition, mais de l'histoire — qui dans son enfance et sa jeunesse, fut, en raison de son éducation et de son milieu, fort aristocrate, reconnaissant plus tard l'égalité, la servira de toute son âme, parce que, suivant ses croyances, ses sentiments auront changé.

Comment les choses en seraient-elles autrement ? Imaginons un peu un être chez qui le sentiment irait d'un côté, la pensée de l'autre.

Il ne s'agit pas d'indécision, c'est-à-dire d'aperceptions multiples et diverses ; non, mais d'inspirations différentes : le sentiment juste, la pensée fautive ; là, dans le même être, indécatesse du cerveau, et probité du cœur. Cela ne se conçoit guère. Prenons, pour mieux approfondir, un exemple : l'ambitieux, César ou Napoléon. Conservons à ces deux hommes leur sentiment effréné pour la fausse gloire et pour la puissance ; mais, au second, donnons l'intelligence de Condorcet, à l'autre, la pensée de Caton... Ne sent-on pas que c'est absurde ? Que pareil désaccord constitue une individualité impossible, en dehors de l'unité nécessaire à l'existence ; en dehors de toute action imaginable, de toute loi connue ?

C'est que l'accord est la loi de l'ordre moral aussi bien que de l'organisme. Quand l'hésitation se produit en nous, quand nous sommes à la fois poussés par quelque désir et retenus par quelque crainte, c'est tout simplement que nous voyons tour à tour l'avantage et l'inconvénient.

Ce n'est pas nous qui sommes doubles, mais les probabilités ; notre esprit hésite seulement sur les conséquences. Le désir, cependant, va-t-il jusqu'à la passion ? Alors, notre raison est de la partie. « La passion aveugle. » Ce dicton, incontestable, suffit à prouver que le sentiment et la raison subissent les mêmes influences, et qu'un lien profond les unit. Tout sentiment qui hésite est un esprit qui doute. L'amour est une foi.

Aussi, le sentiment n'est-il — à mon avis — que l'ensemble des conceptions incarnées dans l'être : antérieurement, soit par l'hérédité, soit par une vie précédente ; en cette vie, soit par l'éducation, soit par des réflexions devenues croyances. L'intelligence et le sentiment, c'est l'action et le souvenir ; c'est le mouvement et la durée ; le présent et le passé ; la charrue et le sillon. Ils diffèrent de date, non pas de nature, et les séparer est si malaisé que dans ce chapitre où je n'en voulais traiter qu'un seul, je n'ai pu m'empêcher de les confondre.

Dès que le sentiment cesse de s'appuyer sur un motif — c'est-à-dire sur une pensée — il n'est plus qu'un instinct. Respecter le sentiment chez la femme et le conserver par l'ignorance, en bon français donc, cela ne veut dire qu'une chose : abandonner la femme à ses instincts. C'est à cette conclusion anti-progressive, anti-civilisatrice, qu'aboutit ce beau système, qui fait de la femme et de la femme deux êtres différents, nés pour représenter chacun une part de l'être, sur la foi d'une antinomie qui n'existe, ni dans la nature des choses, ni d'après les lois du sens commun.

Reste de l'esprit de caste et de privilège, que cette manie de tout séparer, parquer, étiqueter, les facultés comme les êtres ! La vérité est en toutes choses, dans la nature comme dans l'esprit, c'est la liberté, c'est l'espace. La vie est pénétration incessante, échange, consentement, unité.

On allègue, pour prouver l'infériorité intellectuelle de la femme, l'infériorité de sa production scientifique, littéraire et artistique dans l'humanité.

Cette infériorité est évidente. Mais depuis quand les effets comptent-ils à part des causes ?

On ne fait point difficulté de reconnaître que par l'atrophie des facultés intellectuelles dans le peuple, l'humanité n'ait perdu, ne perde encore des trésors incalculables. Reproche-t-on au peuple ce malheur ? Cependant, lorsque chez un enfant pauvre des facultés exceptionnelles venaient, par hasard, à s'affirmer aux yeux de quelque privilégié, respectueux des choses de l'esprit, on se chargeait de l'éducation du petit prodige ; on secondait sa vocation. En était-il ainsi pour les petites filles ? — Non pas. On aurait dit à quoi bon ? On le dit encore. Le préjugé s'ajoute à la pauvreté pour les refouler dans une ignorance systématique.

En toutes conditions, d'ailleurs, même arrêt. La sagesse des pères de famille bourgeois comprime avec soin chez leurs filles les germes inquiétants d'une intelligence hors ligne, et s'empresse d'arrêter l'instruction aux limites fixées par l'usage. Encourager chez une fille le savoir ! Qu'en ferait-elle ? Et à quoi cela lui servirait-il, sinon à ne pas trouver de mari ? Ce garçon peut donner à la société un mathématicien, un penseur, un général. Elle doit être une mère de famille, et rien de plus.

Alors, sur cette enfant, arrachée à l'étude, agissent les sollicitations de la vanité, celles de l'exemple, les ordres de sa mère et les influences de l'opinion, l'énervement des soins frivoles, enfin l'intérêt personnel immédiat, le seul que voient les enfants, et qui présente à celle-là, comme seul avenir à saisir, ou à poursuivre, le mariage. Tout cela, au moment précis où la vocation se décide, où l'étude la développe et l'assure, de dix-sept à vingt ans, avant l'âge où le caractère existe. Une fois mariées, l'amour, la maternité, la tyrannie des soins domestiques et celle de l'usage, l'occasion perdue, les moyens refusés, la crainte de la raillerie, l'absence de liberté, le préjugé toujours ennemi... N'en est-ce point assez pour cette explication qu'on demande, et qui est si facile à saisir, du petit nombre des femmes, parmi les élus de la science, de l'art et de la pensée ? On consacre à l'amour la femme encore enfant ; on écarte d'elle tout autre but ; on arrête le développement de ses facultés à l'âge où elles prennent l'essor et on lui demande compte, ironiquement sans doute, non seulement de ce qu'elle n'a point reçu, mais de ce qu'on s'est appliqué à lui ravir. Ce développement que tout excite chez l'homme, chez la femme, tout le combat. Pour l'étouffer en elle, la société arme toutes ses forces, toutes ses influences et de plus le propre cœur de la femme et ses trop précoces devoirs.

— Soit, dira-t-on. Mais ces obstacles ne sont-ils pas le fait même de la nature et de la destinée féminines ?



— Non, il ne résulte pas de la nature et de la destinée féminines qu'une femme doive être mère avant d'être formée d'esprit et de corps. Il est de sa destinée, comme de celle de tout être humain, de savoir ce qu'elle fait, à quoi elle s'engage, de stipuler pour elle-même en toute connaissance, en toute liberté, d'être capable enfin des devoirs qu'elle embrasse. Ah ! Ce n'est pas le moindre désordre causé par la conception ignoble et stupide, qui voit dans la femme avant tout un agent de reproduction, ou de plaisir, que l'inconsistance voulue, décrétée, de celle qui plus particulièrement renouvelle la race, donne à l'être individuel sa première impulsion, et à l'être social la famille, sa première forme. Que l'éducation de l'intelligence soit aussi large, aussi complète pour la femme que pour l'homme, et l'on verra ce que devient ce prétexte d'infériorité. Mais on rougit presque de combattre des affirmations aussi spécieuses, aussi évidemment nées des besoins d'une cause perdue. L'esprit de la femme inférieur à celui de l'homme ! Et comment cela ? En vertu de quelle loi ? Sur quelles preuves ? Où sont les raisons de ce phénomène, sans exemple dans le reste de l'univers, et qui se produirait précisément au sein de l'espèce la plus intelligente ? Où tracer la démarcation entre ces deux êtres, que tout réunit, mêle et confond, entre lesquels la seule différence incontestable qui existe n'est qu'un motif d'attraction plus particulière et de plus profonde union ? Tout ce qui diffère d'essence, diffère aussi de semence et d'origine. Eux, les mêmes causes les créent et le même sein les nourrit. Au moins, pour appuyer de tels dires, faudrait-il constater différents éléments de formation, et démontrer avec quel soin mystérieux la bonne nature ferait, au sein de conditions identiques, le triage de cet élément viril, qui s'épanouit en si merveilleux effets de moralité sociale et de dignité civique, et de cet autre, uniquement composé, comme on sait, de tendresse et de faiblesse, qui serait créé pour adorer l'autre et le reproduire, sans mélange aucun. »



La Commune de Paris est la plus importante des communes insurrectionnelles instituées en France en 1870-1871. Elle dura 72 jours, du 18 mars 1871 à la Semaine sanglante du 21 au 28 mai 1871. Cette insurrection, refusant de reconnaître le gouvernement issu de l'Assemblée nationale constituante qui venait d'être élue au suffrage universel masculin dans les portions non occupées du territoire, choisit d'ébaucher pour la ville une organisation de type libertaire, fondée sur la démocratie directe. Le projet d'organisation politique de la République française visant à unir les différentes communes insurrectionnelles ne fut jamais mis en œuvre, du fait de leur écrasement lors de la campagne de 1871. Institutrice, femme de lettres et militante anarchiste et féministe, amie et camarade d'André Léo, Louise Michel (1830-1905) est l'une des figures majeures de la Commune de Paris. Dans ses mémoires, publiées en 1886, elle fait le récit de sa vie en revenant sur son enfance tout comme sur sa carrière d'institutrice. Dans cet extrait, elle livre ici sa vision critique de l'éducation des filles.

« Jamais je n'ai compris qu'il y eût un sexe pour lequel on cherchât à atrophier l'intelligence comme s'il y en avait trop dans la race. Les filles, élevées dans la niaiserie, sont désarmées tout exprès pour être mieux trompées : c'est cela qu'on veut. C'est absolument comme si on vous jetait à l'eau après vous avoir défendu d'apprendre à nager, ou même lié les membres. Au prétexte de conserver l'innocence d'une jeune fille, on la laisse rêver, dans une ignorance profonde, à des choses qui ne lui feraient nulle impression si elles lui étaient connues par de simples questions de botanique ou d'histoire naturelle. Mille fois plus innocente elle serait alors, car elle passerait calme à travers mille choses qui la troublent : tout ce qui est une question de science ou de nature ne trouble pas les sens. Est-ce qu'un cadavre émeut ceux qui ont l'habitude de l'amphithéâtre ? Que la nature apparaisse vivante ou morte, elle ne fait pas rougir. Le mystère est détruit, le cadavre est offert au scalpel. La nature et la science sont propres, les voiles qu'on leur jette ne le sont pas. Ces feuilles de vigne tombées des pampres du vieux Silène ne font que souligner ce qui passerait inaperçu. Les Anglais font des races d'animaux pour la boucherie ; les gens civilisés préparent les jeunes filles pour être trompées, ensuite ils leur en font un crime et un presque honneur au séducteur. Quel scandale quand il se trouve de mauvaises têtes dans le troupeau ! Où en serait-on si les agneaux ne voulaient plus être égorgés ? Il est probable qu'on les égorgerait tout de même, qu'ils tendent ou non le cou. Qu'importe ! Il est préférable de ne pas le tendre. Quelquefois les agneaux se changent en lionnes, en tigresses, en pieuvres. »

Les Lettres à Marcie

Dans ces lettres fictionnelles, d'inspiration féministe, un mystérieux narrateur échange avec Marcie. Il répond à cette dernière qui doute de ses capacités intellectuelles. George Sand explique son projet dans sa préface, en mai 1843, date de sa publication.



« Comme *Aldo le Rimeur* est un essai inachevé, les *Lettres à Marcie* ne sont qu'un fragment incomplet et sans aucune valeur philosophique. J'avais entrepris une sorte de roman sans événements, dont j'eusse voulu faire arriver tout l'intérêt, toutes les émotions, toutes les péripéties par les modifications et les transformations intimes et mystérieuses d'un seul être, d'une femme qu'on n'eût même pas vue, qui n'eût jamais écrit, et qu'on n'eût connue que par les lettres et les réflexions de son ami. C'était peut-être une entreprise impossible, et j'ignore si elle eût été digne d'un succès d'estime. Quoi qu'il en soit, les personnes qui ont lu les premières lettres, cette sorte de prologue où je peignais seulement pour commencer l'ennui de l'isolement, ont voulu y voir une exposition de principes, et une théorie pour ou contre le christianisme. Il n'y avait pourtant rien de cela, et je ne crois pas que ces fragments aient aucune couleur déterminée dont on puisse tirer des inductions solides. Je n'ai pas fait le vœu de ne jamais m'expliquer sur le fond de mes idées relativement au mariage ; mais je ne crois pas non plus être dans l'obligation d'exposer une théorie quelconque. J'ai déjà dit que, soit pour me montrer coupable de mauvais principes envers la société, soit pour rendre ridicule la bonne foi de mes écrits, quelques moralistes de feuilleton m'avaient souvent mis au défi de dévoiler mes criminelles intentions à l'endroit du mariage. Je ne m'intéresse nullement à ces sortes de polémiques, et n'ai jamais cru devoir y répondre. Il est probable qu'en continuant ce roman intime des *Lettres à Marcie*, j'aurais causé avec elle sur ces graves matières ; mais le roman a été interrompu par des circonstances qui n'avaient rien de commun avec le sujet, et je puis le dire. Je ne me suis jamais senti propre à la fabrication rapide, pittoresque et habilement accidentée de ces romans dont l'intérêt se soutient malgré les hasards de la publication quotidienne. Je n'avais accepté l'honneur de concourir à la collaboration du journal *Le Monde* que pour faire acte de dévouement envers M. Lamennais, qui l'avait créé et qui en avait la direction. Dès qu'il l'abandonna, je me retirai, sans même m'enquérir des causes de cet abandon ; je n'avais pas de goût et je manquais de facilité pour ce genre de travail interrompu, et pour ainsi dire haché. N'ayant pas eu l'occasion de continuer en temps et lieu les *Lettres à Marcie*, j'ai eu bientôt oublié l'espèce de plan que j'avais conçu. On m'a reproché, dans quelques journaux d'émancipation, de reculer devant les difficultés de

l'entreprise. Le hasard seul m'a forcé de m'arrêter ; mais, quand même j'aurais hésité à formuler mon prétendu système, je ne vois point que l'humanité en ait souffert beaucoup, ni que le salut des empires en ait été compromis sérieusement. Seulement, je proteste un peu, en remettant ces *Lettres à Marcie* sous les yeux des lecteurs, contre la trop bienveillante obstination de mon éditeur. Il me semble qu'un écrit

incomplet n'a pas le droit de se montrer une seconde fois en public sans que l'auteur ait pris la peine d'y mettre la dernière main. Il m'est impossible en ce moment de le faire ; et, en eussé-je le temps, je ne vois pas qu'une forme essayée vaille mieux qu'une autre forme qu'on pourrait tenter pour émettre l'idée dont on se sent dominé. Pour un artiste, il n'y a de forme heureuse et féconde, à ses yeux, que celle qui l'inspire dans le moment même. L'ébauche d'hier est déjà flétrie pour lui, et chacun sait que les ouvrages d'imagination n'ont ni veille ni lendemain. Le peintre consciencieux n'aime plus son tableau quand il le voit sorti de son atelier, éclairé d'un autre rayon de soleil que celui sous lequel il s'était senti inspiré. Ô vous qui lisez et qui n'écrivez pas ! vous ne savez pas combien le livre imprimé, et surtout réimprimé, paraît insipide et froid à celui qui l'a écrit avec quelque émotion sur un papier encore vierge, au reflet de sa lampe solitaire. Ceci est pour vous demander pardon en conscience de la réimpression des *Lettres à Marcie*, fragment sans portée, qui ne méritait pas l'honneur d'être lu deux fois. »



Lettres à Marcie, lettre 6, mai 1837

« Les femmes, dites-vous, ne sont pas philosophes et ne peuvent pas l'être. Si vous ramenez le mot de philosophie à son sens primitif, amour de la sagesse, je crois que vous pouvez, que vous devez cultiver la philosophie. Je sais qu'aujourd'hui on donne le titre de philosophes aux hommes les moins voués à la pratique de la force et de la vertu. Il suffit qu'on ait étudié ou professé la science des sages, ou seulement qu'on ait rêvé quelque système de législation fantastique, pour être gratifié du titre que portèrent Aristote et Socrate. Mais l'œuvre de la philosophie est ouverte à vos regards, et vous pouvez y puiser tous les secours dont votre âme a besoin. C'est une œuvre immense, éternelle ; une sorte d'encyclopédie de l'intelligence commencée avec le monde, et à laquelle le progrès de chaque siècle, résumé par la parole ou l'action de ses grands hommes, vient apporter son tribut de matériaux. Ce travail ne finira qu'avec la race humaine, et il faudrait nier la raison et la vérité avant de prouver que cette seule vraie richesse, ce seul légitime héritage de l'humanité n'est accessible qu'à certains élus. Chaque âge, chaque sexe, chaque position sociale y doit trouver un aliment proportionné à ses forces et à ses besoins. On enseigne la philosophie aux jeunes garçons ; on devrait nécessairement l'enseigner aux jeunes filles.

Je sais que certains préjugés refusent aux femmes le don d'une volonté susceptible d'être éclairée, l'exercice d'une persévérance raisonnée. Beaucoup d'hommes aujourd'hui font profession d'affirmer physiologiquement et philosophiquement que la créature mâle est d'une essence supérieure à celle de la créature femelle. Cette préoccupation me

semble assez triste, et, si j'étais femme, je me résignerais difficilement à devenir la compagne ou seulement l'amie d'un homme qui s'intitulerait mon dieu : car au-dessus de la nature humaine je ne conçois que la nature divine ; et, comme cette divinité terrestre serait difficile à justifier dans ses écarts et dans ses erreurs, je craindrais fort de voir bientôt la douce obéissance, naturellement inspirée par l'être qu'on aime le mieux, se changer en haine instinctive qu'inspire celui qu'on redoute le plus. C'est un étrange abus de la liberté philosophique de s'aventurer dans des discussions qui ne vont à rien de moins qu'à détruire le lien social dans le fond des cœurs, et ce qu'il y a de plus étrange encore, c'est que ce sont les partisans fanatiques du mariage qui se servent de l'argument le plus propre à rendre le mariage odieux et impossible. Réciproquement l'erreur affreuse de la promiscuité est soutenue par les hommes qui défendent l'égalité de nature chez la femme. De sorte que deux vérités incontestables, l'égalité des sexes et la sainteté de leur union légale, sont compromises de part et d'autre par leurs propres champions. Les aphorismes maladroits de la supériorité masculine n'ont pris cette âcreté, je vous l'ai dit, qu'à cause des prétentions excessives de l'indépendance féminine.

L'égalité, je vous le disais précédemment, n'est pas la similitude. Un mérite égal ne fait pas qu'on soit propre aux mêmes emplois, et, pour nier la supériorité de l'homme, il eût suffi de lui confier les attributions domestiques de la femme. Pour nier l'identité des facultés de la femme avec celles de l'homme, il suffirait de même de lui confier les fonctions publiques viriles ; mais, si la femme n'est pas destinée à sortir de la vie privée, ce n'est pas à dire qu'elle n'ait pas la même dose et la même excellence de facultés applicables à la vie qui lui est assignée. Dieu serait injuste s'il eût forcé la moitié du genre humain à rester associée éternellement à une moitié indigne d'elle ; autant vaudrait l'avoir accouplée à quelque race d'animaux imparfaits. A ce point de vue, il ne manquerait plus aux conceptions systématiques de l'homme que de rêver, pour suprême degré de perfectionnement, l'anéantissement complet de la race femelle et de retourner à l'état d'androgynie.

Eh quoi ! La femme aurait les mêmes passions, les mêmes besoins que l'homme, elle serait soumise aux mêmes lois physiques, et elle n'aurait pas l'intelligence nécessaire à la répression et à la direction de ses instincts ? On lui assignerait des devoirs aussi difficiles qu'à l'homme, on la soumettrait à des lois morales et sociales aussi sévères, et elle n'aurait pas un libre arbitre aussi entier, une raison aussi lucide pour s'y former ! Dieu et les hommes seraient ici en cause. Ils auraient commis un crime, car ils auraient placé et toléré sur la terre une race dont l'existence réelle et complète serait impossible. Si la femme est inférieure à l'homme, qu'on tranche donc tous ses liens, qu'on ne lui impose plus ni amour fidèle ni maternité légitime, qu'on détruise même pour elle les lois relatives à la sûreté de la vie et de la propriété, qu'on lui fasse la guerre sans autre forme de procès. Des lois dont elle n'aurait pas la faculté d'apprécier le but et l'esprit aussi bien que ceux qui les créent seraient des lois absurdes, et il n'y aurait pas de raison pour ne pas soumettre les animaux domestiques à la législation humaine.

Non, Marcie, loin de moi, loin de vous cette pensée que vous n'êtes pas apte à concevoir et à pratiquer la plus haute sagesse que les hommes aient pratiquée ou conçue. La précipitation de vos desseins, l'ardeur de vos pensées inquiètes ne prouvent rien sinon que vous avez une âme forte et que vous n'avez pas encore trouvé la nourriture qu'elle réclame. Cherchez-la dans les livres sérieux. Appliquez-vous à les comprendre, et, si vous sentez quelquefois vos facultés rebelles, sachez bien qu'elles sont ainsi par inexpérience et non par impuissance. Les femmes reçoivent une déplorable éducation ; et c'est là le grand crime des hommes envers elles. Ils ont porté l'abus partout, accaparant les avantages des institutions les plus sacrées. Ils ont



spéculé jusque sur les sentiments les plus naïfs et les plus légitimes. Ils ont réussi à consommer cet esclavage et cet abrutissement de la femme, qu'ils disent être aujourd'hui d'institution divine et de législation éternelle. Gouverner est plus difficile qu'obéir. Pour être le chef respectable d'une famille, le maître aimé et accepté d'une femme, il faut une force morale individuelle, les lois sont impuissantes. Le sentiment du devoir, seul frein de la femme patiente, l'élève tout à coup au-dessus de son oppresseur. La famille, témoin équitable et juge désintéressé, porte son jugement et son respect exclusivement sur celui des époux qui se montre le plus sage et le plus attaché à la vertu. La haine du despote s'en accroît, et souvent la loi est forcée d'intervenir pour soustraire à ses fureurs une victime épuisée.



Pour autoriser cet oubli des devoirs et pour empêcher la femme d'accaparer par sa vertu l'ascendant moral sur la famille et sur la maison, l'homme a dû trouver un moyen de détruire en elle le sentiment de la force morale, afin de régner sur elle par le seul fait de la force brutale ; il fallait étouffer son intelligence ou la laisser inculte. C'est le parti qui a été pris. Le seul secours moral laissé à la femme fut la religion, et l'homme, s'affranchissant de ses devoirs civils et religieux, trouva bien que la femme gardât le précepte chrétien de souffrir et se taire.

Le préjugé qui interdit aux femmes les occupations sérieuses de l'esprit est d'assez fraîche date. L'Antiquité et le Moyen Age ne nous offrent guère, que je sache, d'exemples d'aversion et de systèmes d'invectives contre celles qui s'adonnent aux sciences et aux arts. Au Moyen Age et à la Renaissance, plusieurs femmes d'un rang distingué marquent dans les lettres. La poésie en compte plusieurs. Les princesses sont souvent versées dans les langues anciennes, et il y a un remarquable contraste entre les ténèbres épaisses où demeure le sexe et les vives lumières dont les femmes de haute condition cherchent à s'éclairer. Ces honorables exceptions n'excitent aucune haine chez les contemporains, et sont, au contraire, mentionnées par les écrivains de leur siècle sur un pied d'égalité qui serait à tort ou à raison fort contesté dans les mœurs littéraires d'aujourd'hui. Les chefs de famille avaient-ils autrefois plus de gravité et de justice ? La foi religieuse leur inspirait-elle des sentiments plus doux et plus nobles envers leurs épouses ? Je le pense ; la loi de l'Eglise fondée sur les impérieux préceptes de saint Paul n'a jamais été réclamée par les maris

avec plus d'âpreté que depuis la transgression de toutes les autres lois de l'Eglise et l'oubli de tous les autres apôtres. Quelque éloigné qu'on fût déjà, il y a cinq cents ans, de l'esprit du christianisme, l'esprit public issu et formé de cette philosophie chrétienne commandait aux hommes l'accomplissement de leurs devoirs domestiques. Le mari est aisément absolu lorsqu'il est juste et bon. La femme obéit instinctivement à ce qu'elle aime : esclave tendre et infatigable de ses enfants au berceau, comment ne serait-elle pas soumise volontairement à des conseils sages et affectueux ? Il est certain que le lien de la famille a été en se relâchant avec les époques de brillantes corruptions, et le XVIIIe siècle a porté une atteinte mortelle à la dignité du lien conjugal.

La principale raison de ce fait est l'énervement du caractère viril déjà préparé sous les règnes précédents, et consommé sous le long et paisible règne de Louis XV. Jusque-là, le système de guerres continuelles qui opposait des obstacles matériels au développement de l'esprit humain, a tenu la généralité des deux sexes dans une ignorance à peu près égale. La marche de la science et de la philosophie n'est pas suspendue, mais quelques élus seulement peuvent s'arracher aux préoccupations politiques, s'isoler et cultiver le champ sublime sur des hauteurs inaccessibles à la foule. Les agitations sociales, ici les croisades, plus loin les guerres de schisme, emportent l'homme loin de ses pénates, et laissent à la tête de la famille la femme investie d'une autorité non contestée ; si ses attributions sont considérables, si son rôle est important dans la société, l'instruction qu'elle peut avoir acquise est d'un avantage réel pour la fortune et la dignité de son époux.

Bruyamment occupé au dehors, il aime dans ses heures de loisir et de calme à trouver ses affaires bien gouvernées et ses enfants bien élevés. Le pauvre voit régner sous son humble toit l'économie, sa seule richesse, et sourit au gouvernement humble et laborieux de sa compagne. Ainsi, là où la femme remplit ses vrais devoirs, l'homme, loin d'y apporter obstacle et de se livrer à cette basse jalousie d'autorité domestique qu'engendre l'oisiveté, applaudit aux travaux de son associée, ministre solidaire de ses véritables intérêts.

Mais la guerre est suspendue. La tolérance étouffe heureusement les guerres de religion. La lumière se répand sur les masses. Le despotisme à son déclin jette une dernière clarté sur le monde étonné de se sentir si enchaîné et si libre à la fois. La fermentation des esprits apporte dans les idées un désordre effrayant.

L'impunité du vice entraîne ceux-ci, le progrès de la raison attire ceux-là. Chacun obéit à ses instincts et à ses sympathies ; car, jusque-là, il a fallu étouffer instincts et sympathies pour défendre l'existence matérielle que l'industrie commence à affranchir des luttes sociales. Une crise providentielle terrible et magnifique va entraîner l'humanité dans une nouvelle phase de vie. Les croyances religieuses cherchent à se dégager de leurs langes, le sentiment de l'indépendance bouillonne dans toutes les veines, le règne de la vérité s'annonce à l'horizon. Mais, dans son empressement, la société, arrachée à son repos et à ses songes de ténèbres, se précipite dans des voies encore sombres, et son salut se prépare au sein d'une déplorable confusion. La lutte du passé et de l'avenir s'engage sur tous les points. L'homme ne doit conquérir son domaine qu'au prix de son sang et de ses sueurs. Les institutions sont ébranlées, les mœurs se corrompent odieusement. Le volcan verse par ses mille cratères la fange immonde et la lave brûlante qui vont labourer la terre et féconder son sein glacé. Combien d'années de crimes et d'héroïsme, d'abjection et de grandeur, jointes aux années déjà écoulées depuis que le volcan est en fusion, faudrait-il encore subir avant d'atteindre au résultat de tant de fatigues et d'efforts ? Nous ne le savons pas, mais nous voyons que l'œuvre marche et que rien ne l'entrave. Espérons, et, pour nous aider au courage, tâchons de comprendre et de constater l'état des mœurs depuis que cette révolution est en travail. »



A travers la littérature et la philosophie

« Il n'est pas bien honnête et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens
Et régler la dépense avec économie
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères, sur ce point, étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut de chausse.
Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien
Leurs ménages étaient tout leur docte entretien ;
Et leurs livres, un dé, un fil et des aiguilles,
Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles ;
Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs
Elles veulent écrire et devenir auteurs.
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde ;
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir. »

Molière, *Les Femmes savantes*, Acte II, scène 7, 1672.



« On ne naît pas femme : on le devient. Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin. Seule la médiation d'autrui peut constituer un individu comme un Autre. En tant qu'il existe pour soi, l'enfant ne saurait se saisir comme sexuellement différencié. (...)

Ainsi, la passivité qui caractérisera essentiellement la femme « féminine » est un trait qui se développe en elle dès ses premières années. Mais il est faux de prétendre que c'est là une donnée biologique ; en vérité, c'est un destin qui lui est imposé par ses éducateurs et par la société. L'immense chance du garçon, c'est que sa manière d'exister pour autrui l'encourage à se poser pour soi. Il fait l'apprentissage de son existence comme libre mouvement vers le monde ; il rivalise de dureté et d'indépendance avec les autres garçons, il méprise les filles. Grimant aux arbres, se battant

avec des camarades, les affrontant dans des jeux violents, il saisit son corps comme un moyen de dominer la nature et un instrument de combat ; il s'enorgueillit de ses muscles comme de son sexe ; à travers jeux, sports, luttes, défis, épreuves, il trouve un emploi équilibré de ses forces ; en même temps, il connaît les leçons sévères de la violence ; il apprend à encaisser les coups, à mépriser la douleur, à refuser les larmes du premier âge. Il entreprend, il invente, il ose. Certes, il s'éprouve aussi comme « pour autrui », il met en question sa virilité et il s'ensuit par rapport aux adultes et aux camarades bien des problèmes. Mais ce qui est très important, c'est qu'il n'y a pas d'opposition fondamentale entre le souci de cette figure objective qui est sienne et sa volonté de s'affirmer dans des projets concrets. C'est en faisant qu'il se fait être, d'un seul mouvement. Au contraire, chez la femme il y a, au départ, un conflit entre son existence autonome et son « être-autre » ; on lui apprend que pour plaire il faut chercher à plaire, il faut se faire objet ; elle doit donc renoncer à son autonomie. On la traite comme une poupée vivante et on lui refuse la liberté ; ainsi se noue un cercle vicieux ; car moins elle exercera sa liberté pour comprendre, saisir et découvrir le monde qui l'entoure, moins elle trouvera en lui de ressources, moins elle osera s'affirmer comme sujet ; si on l'y encourageait, elle pourrait manifester la même exubérance vivante, la même curiosité, le même esprit d'initiative, la même hardiesse qu'un garçon. C'est ce qui arrive parfois quand on lui donne une formation virile ; beaucoup de problèmes lui sont alors épargnés. Il est intéressant de noter que c'est là le genre d'éducation qu'un père dispense volontiers à sa fille ; les femmes élevées par un homme échappent en grande partie aux tares de la féminité. Mais les mœurs s'opposent à ce qu'on traite les filles tout à fait comme des garçons. »

Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*

« Un mois, trois mois que nous sommes mariés, nous retournons à la fac, je donne des cours de latin. Le soir descend plus tôt, on travaille ensemble dans la grande salle. Comme nous sommes sérieux et fragiles, l'image attendrissante du jeune couple moderno-intellectuel. Qui pourrait encore m'attendrir si je me laissais faire, si je ne voulais pas chercher comment on s'enlise, doucement. En y consentant lâchement. D'accord je travaille La Bruyère ou Verlaine dans la même pièce que lui, à deux mètres l'un de l'autre. La cocotte-minute, cadeau de mariage si utile vous verrez, chantonne sur le gaz. Unis, pareils. Sonnerie stridente du compte-minutes, autre cadeau. Finie la ressemblance. L'un des deux se lève, arrête la flamme sous la cocotte, attend que la toupie folle ralentisse, ouvre la cocotte, passe le potage et revient à ses bouquins en



se demandant où il en était resté. Moi. Elle avait démarré, la différence. Par la dînette. Le restau universitaire fermait l'été. Midi et soir je suis seule devant les casseroles. Je ne savais pas plus que lui préparer un repas, juste les escalopes panées, la mousse au chocolat, de l'extra, pas du courant. Aucun passé d'aide-culinaire dans les jupes de maman ni l'un ni l'autre. Pourquoi de nous deux suis-je la seule à me plonger dans un livre de cuisine, à éplucher des carottes, laver la vaisselle en récompense du dîner, pendant qu'il bossera son droit constitutionnel. Au nom de quelle supériorité. Je revoyais mon père dans la cuisine. Il se marre, « non mais tu t'imagines avec un tablier peut-être ! Le genre de ton père, pas le mien ! ». Je suis humiliée. Mes parents, l'aberration, le couple bouffon. Non je n'en ai pas vu beaucoup d'hommes peler des patates. Mon modèle à moi n'est pas le bon, il me le fait sentir. Le sien commence à monter à l'horizon, monsieur père laisse son épouse s'occuper de tout dans la maison, lui si disert, cultivé, en train de balayer, ça serait cocasse, délirant, un point c'est tout. À toi d'apprendre ma vieille. Des moments d'angoisse et de découragement devant le buffet jaune canari du meublé, des œufs, des pâtes, des endives, toute la bouffe est là, qu'il faut manipuler, cuire. Fini la nourriture-décor de mon enfance, les boîtes de conserve en quinconce, les bocaux multicolores, la nourriture surprise des petits restaurants chinois bon marché du temps d'avant. Maintenant, c'est la nourriture corvée.

Je n'ai pas regimbé, hurlé ou annoncé froidement, aujourd'hui c'est ton tour, je travaille La Bruyère. Seulement des allusions, des remarques acides, l'écume d'un ressentiment mal éclairci. Et plus rien, je ne veux pas être une emmerdeuse, est-ce que c'est vraiment important, tout faire capoter, le rire, l'entente, pour des histoires de patates à éplucher, ces bagatelles relèvent-elles du problème de la liberté, je me suis mise à en douter. Pire, j'ai pensé que j'étais plus malhabile qu'une autre, une flemmarde en plus, qui regrettait le temps où elle se fourrait les pieds sous la table, une intellectuelle paumée incapable de casser un œuf proprement. Il fallait changer. À la fac, en octobre, j'essaie de savoir comment elles font les filles mariées, celles qui, même, ont un enfant. Quelle pudeur, quel mystère, « pas commode » elles disent seulement, mais avec un air de fierté, comme si c'était glorieux d'être submergée d'occupations. La plénitude des femmes mariées. Plus le temps de s'interroger, couper stupidement les cheveux en quatre, le réel c'est ça, un homme, et qui bouffe, pas deux yaourts et un thé, il ne s'agit pas d'être une braque. Alors, jour après jour, de petits pois cramés en quiche trop salée, sans joie, je me suis efforcée d'être la nourricière, sans me plaindre. « Tu sais, je préfère manger à la maison plutôt qu'au restau U, c'est bien meilleur ! » Sincère, et il croyait me faire un plaisir fou. Moi je me sentais couler. »



Annie Ernaux, *La Femme gelée*



« Je sais, vous m'avez demandé de parler des femmes et du roman. Quel rapport, allez-vous me dire, existe-t-il entre ce sujet et une « chambre à soi » ? Je vais tenter de vous l'indiquer. Après avoir accepté de vous parler, je suis allée m'asseoir au bord d'une rivière et je me suis interrogée sur le contenu des mots « roman » et « femme » ainsi rapprochés l'un de l'autre. Ce que l'on attendait de moi, était-ce seulement un hommage à des écrivains femmes illustres, Jane Austen, les sœurs Brontë, George Eliot ? A y regarder de plus près, cette association « femme » et « roman » me parut moins simple. Peut-être me faudrait-il parler des femmes et de ce qui les caractérise, ou des femmes et des romans qu'elles écrivent, ou des romans qui traitent de la femme, ou encore, pensant que ces trois possibilités sont intimement liées, votre désir est-il que je les envisage dans leur entrelacement ?

Certes, ce serait là la façon la plus intéressante d'aborder notre sujet ; mais elle présente un triste inconvénient : celui de rendre toute conclusion impossible et de ne pas permettre à mes auditeurs, après une heure d'entretien, d'emporter, ainsi qu'il convient, soigneusement dissimulée dans leur carnet de notes, une pépite de vérité qui reposera toujours sur leur cheminée. Dans ces conditions, je préfère me contenter de vous donner mon avis sur un point de détail : il est indispensable qu'une femme possède quelque argent et une chambre à soi si elle veut écrire une œuvre de fiction. Voilà qui ne résout ni le grand problème de la nature féminine, ni celui de la vraie nature de la fiction romanesque. J'ai donc failli à mon devoir : le problème « les femmes et le roman » reste quant à moi irrésolu.

Mais, en guise de dédommagement, je vais tenter de vous montrer comment je suis parvenue à mon opinion concernant la chambre et l'argent. Je vais développer, aussi explicitement que possible, l'enchaînement d'idées qui a abouti à ma conviction. Peut-être, quand je vous aurai dévoilé les idées et les préjugés cachés derrière mon affirmation, découvrirez-vous qu'ils ne sont pas sans quelques rapports avec les femmes et avec la fiction romanesque. Quoi qu'il en soit, quand un sujet se prête à de nombreuses controverses — ce qui est le cas pour tout ce qui, d'une façon ou d'une autre, a trait au « sexe » — on ne peut espérer dire la vérité et on doit se contenter d'indiquer le chemin suivi pour parvenir à l'opinion qu'on soutient. Il faut se borner à donner à des auditeurs qui tiendront compte des limites, des préjugés, des particularités de la conférencière, l'occasion de tirer leurs propres conclusions. Il y a des chances pour qu'ici la fiction contienne plus de vérité que la simple réalité. C'est pourquoi je vous propose, usant de toutes les libertés et de toutes les licences permises à une romancière, de vous raconter l'histoire des deux jours qui précéderont ma venue ici — de vous raconter comment, ployant sous le poids du sujet dont vous aviez chargé mes épaules, je l'ai médité, entretissé aux gestes de ma vie quotidienne, puis rejeté. Je n'ai pas besoin de vous préciser que ce que je vais décrire n'a jamais existé. Oxbridge est une invention, et aussi Fernham. « Je » n'est qu'un terme commode qui désigne un être dépourvu de toute réalité. Des mensonges jailliront de ma bouche, auxquels il se peut qu'un atome de vérité soit mêlé. C'est à vous de découvrir cette vérité et de décider s'il vaut la peine d'en conserver quelque parcelle. Sinon, vous jetterez le tout dans la corbeille à papier et n'y songerez plus.

Perdue dans mes pensées, j'étais assise (appelez-moi Mary Beton, Mary Seton, Mary Carmichael ou de tout autre nom qui vous plaira, cela n'a pas d'importance). J'étais donc assise sur les berges d'une rivière par une belle journée d'octobre, voilà une ou deux semaines. Le poids dont je vous ai parlé — la femme et le roman, la nécessité d'arriver à me faire une opinion sur un sujet qui suscite tant de préjugés et de passions — m'accablait. A ma droite et à ma gauche brillaient de vagues massifs doré et rouge. Sur l'autre rive des saules, chevelure éparse, continuaient de se lamenter. La rivière reflétait ce qui lui plaisait du ciel et du pont et de l'arbre flamboyant. Et, quand le jeune étudiant eut passé avec son canot à travers ces reflets, ceux-ci se reformèrent comme s'il n'avait jamais existé. J'aurais pu rester, assise là, une journée entière, perdue dans mes

pensées, dans ma méditation pour appeler la chose d'un nom plus imposant qu'elle ne mérite. J'étais comme un pêcheur qui, ayant jeté sa ligne dans une rivière, verrait cette ligne osciller parmi les reflets et les herbes, émerger ou s'enfoncer au gré de l'eau jusqu'au moment où — vous connaissez le petit déclic — une idée s'accrocherait soudain à l'hameçon : alors commenceront les précautions pour la haler, la retirer de l'eau. Hélas, posée sur l'herbe, comme elle paraît petite et insignifiante mon idée à moi. Elle est de ces poissons qu'un bon pêcheur remet à l'eau pour qu'ils grandissent et vaillent un jour la peine d'être cuits et mangés. Je ne veux pas vous ennuyer en m'attardant sur cette petite pensée : si vous y regardez de près, vous la retrouverez de vous-même au cours de ce qui suivra.

Mais si petite qu'elle fût, elle avait cependant, cette pensée, la mystérieuse propriété de toutes celles de son espèce. Replacée dans l'esprit, elle se révéla excitante et importante. Elle s'élança, s'enfonça, se précipita de-ci, de-là, suscitant un tel remous, une telle agitation intellectuelle qu'il me fut impossible de rester assise.

Je me retrouvai donc en train de marcher d'un pas rapide sur l'herbe d'une pelouse. A l'instant même une forme humaine se dressa devant moi pour me barrer le chemin. Tout d'abord, je ne compris pas que les gestes de cet objet étrange, en jaquette et chemise empesée, étaient dirigés contre moi. Le visage de cet objet exprimait l'horreur et l'indignation. L'instinct plutôt que la raison me vint en aide : l'homme était un appariteur, j'étais une femme. D'un côté il y avait du gazon, de l'autre il y avait une allée. Seuls les professeurs et les étudiants étaient admis sur le gazon ; le gravier m'était destiné. Ces pensées naquirent en une seconde. Tandis que je regagnais l'allée, les bras de l'appariteur retombèrent, son visage recouvra son calme coutumier et, bien qu'il soit plus agréable de marcher sur du gazon que sur du gravier, l'aventure en fin de compte n'était pas tragique. Je ne pouvais porter contre les professeurs et les étudiants de cette université indéterminée qu'une seule accusation : celle d'avoir, pour protéger leur gazon tondu depuis trois cents ans, fait fuir mon poisson. »

Virginia Woolf, *Une chambre à soi*



D'Aristote à Jean-Paul Sartre en passant par Kant ou Jean-Jacques Rousseau, tout un chacun peut citer spontanément quelques grands noms de l'histoire de la philosophie. Mais l'exercice devient beaucoup plus difficile lorsqu'il s'agit de mentionner ne serait-ce qu'une femme philosophe majeure... Dans son ouvrage *La Barbe ne fait pas le philosophe* (CNRS Éditions, sept. 2022), Annabelle Bonnet, sociologue et philosophe associée au Centre d'études sociologiques et politiques Raymond Aron, révèle que les déterminants sociaux n'expliquent pas à eux seuls cette anomalie. Elle montre comment, en France, sous la Troisième République, c'est la loi qui a formellement empêché les filles et les femmes d'accéder à cette discipline, précisément à une époque où la philosophie était considérée comme la matière reine, celle qui forme les citoyens et les individus autonomes. A travers soixante-dix ans d'histoire, Annabelle Bonnet raconte le refus des hommes philosophes à voir les femmes pratiquer leur discipline, mais aussi les combats individuels et collectifs d'intellectuelles, encore trop méconnues, pour transgresser et finir par faire tomber l'interdit.

Vous avez centré votre étude sur une période bien précise, allant de 1880 à 1949. À quoi correspondent ces deux dates ?
Annabelle Bonnet. La première, 1880, est l'année où, en pleine Troisième République, la loi Sée ouvre pour la première fois l'enseignement secondaire aux filles. Mais cette même loi spécifie explicitement que les filles ne pourront pas avoir accès à l'enseignement de la philosophie. Près de soixante-dix ans plus tard, la parution du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir, en 1949, marque symboliquement la fin de cette période d'exclusion et vient couronner le combat d'un certain nombre de pionnières trop méconnues, qui ont permis aux femmes de s'imposer dans l'espace philosophique.

Pourquoi cette interdiction en particulier vis-à-vis de la philosophie, tout en ouvrant l'enseignement secondaire aux filles ?

A. B. Cela s'explique par un rapport ambigu à l'émancipation des femmes. On est d'accord pour mieux former les filles et leur donner un minimum de bagage intellectuel et de compréhension du monde, mais dans le cadre très strict de leur statut d'épouse et de mère. Il s'agit avant tout de former des individus capables de répondre aux besoins de leur mari et de leurs enfants. Or, à cette époque, la philosophie est l'une des disciplines les plus importantes des sciences humaines. On la considère même comme le couronnement des études secondaires, celle qui va former les citoyens et les futurs responsables politiques. Or, la société refuse précisément aux femmes le statut d'êtres autonomes et politiques : cette discipline est donc jugée totalement inadéquate pour elles. L'enseignement doit former de bonnes mères et de bonnes épouses, en aucun cas des citoyennes. Et il n'a pas vocation non plus à être massif et être accessible à toutes les femmes. La philosophie suscite également une forme de peur, dans la mesure où elle donne accès au symbolique et à des textes qui parlent d'émancipation et de liberté. La société redoute que les femmes accèdent à ce type de connaissances.

L'enseignement privé a-t-il permis à certaines femmes de contourner cette interdiction ?

A. B. Dans la première version de son projet de loi, le député Camille Sée proposait d'inclure la philosophie dans l'enseignement secondaire pour les filles, mais il s'inscrivait surtout dans le contexte de guerre entre école laïque et école privée. Pour lui, la philosophie incarnait le savoir républicain et une manière de penser le monde social de manière laïque. Enseigner la philosophie aux jeunes filles devait permettre de les former à une morale républicaine et laïque, concurrente de la morale catholique, mais, encore une fois, exclusivement dans le cadre de la sphère familiale. Une fois l'interdiction formalisée par la loi, l'enseignement privé, qui était alors essentiellement catholique, n'a pas manqué de concurrencer l'école publique en proposant des cours de philosophie aux jeunes filles qui avaient besoin de cette discipline pour obtenir le baccalauréat. Mais ces instances privées pensent d'abord à leur propre intérêt : leur enseignement est avant tout théologique et il ne vise en aucun cas à former des êtres émancipés, capables d'autodétermination et d'esprit critique.

Malgré tout, des femmes vont réussir à entrer dans l'institution philosophique...

A. B. Oui, mais il faut attendre le début du XXe siècle, quand les femmes commencent à entrer davantage à l'Université. Un changement commence alors à s'opérer tout doucement en philosophie. En 1901, Camille Bos devient la première docteure en philosophie, mais dans une université suisse ! Et c'est une Roumaine, Alice Steriad, qui sera la première femme à soutenir une thèse en philosophie à la Sorbonne, en 1913. Après la Première Guerre mondiale, les femmes vont aussi réussir à se faire une place par le biais de la philosophie des sciences, à l'instar d'Hélène Metzger, une jeune chimiste venue à la philosophie par l'histoire et l'évolution des théories scientifiques. A cette époque, il s'agit d'un champ très neuf, encore en pleine construction et considéré comme marginal. Cela y rend plus facile l'admission des femmes et suscite moins d'opposition de la part des hommes, car ceux qui s'y consacrent ont des profils philosophiques moins traditionnels que leurs collègues.



Quelle a été l'attitude des hommes philosophes vis-à-vis des femmes ?

A. B. La mentalité des philosophes masculins a évolué au cours de toutes ces années. Jusqu'à la Première Guerre mondiale, leur attitude a été extrêmement réfractaire, mais l'admission des femmes était quand même un sujet : ce n'était pas un inconscient qui se répétait de lui-même. Ces hommes voyaient bien que la société bougeait et que certaines femmes voulaient rejoindre leur discipline. La philosophie présente cependant une particularité par rapport aux lettres ou à l'histoire, elles aussi difficiles d'accès, mais qui montrent toutefois des signes d'ouverture. La philosophie, elle, est une discipline qui continue de faire bloc contre l'entrée des femmes. Les quelques femmes formées à la philosophie et qui, comme Léontine Zanta, par exemple, arrivent à poursuivre une carrière académique, glissent souvent vers les lettres, une discipline un peu plus ouverte où il est relativement moins difficile de se faire une place.



Quelques hommes font cependant exception...

A. B. Certaines personnalités, que j'ai mises en avant dans mon livre, ont entretenu un rapport assez contradictoire avec cette question. Notamment Henri Bergson, que je montre davantage comme le phénomène Bergson que comme l'individu Bergson. À ses yeux, ce qu'il appelle le génie créateur reste une caractéristique masculine, car les femmes ne possèdent pas de sensibilité pure. Mais dans le même temps, c'est son enseignement qui voit naître ce que j'appelle le premier grand public féminin de philosophie du XXe siècle en France, parce que Bergson porte la philosophie hors de l'Université, dans le débat public. Donc, indépendamment de sa propre pensée, il va pousser les femmes à accéder à cet espace philosophique. Mais on appelait ces femmes les « bergsonnettes », un diminutif qui exprime bien toute l'ambiguïté du point de vue masculin : on veut bien leur reconnaître un intérêt pour la philosophie, mais elles restent inférieures, suiveuses et passives.

Léon Brunschvicg, en revanche, a eu, dites-vous, une influence décisive.

A. B. Oui, Brunschvicg se détache vraiment de tous ses collègues, car il soutient coûte que coûte le principe d'égalité dans tous les domaines, y compris en philosophie. Les femmes y possèdent autant de capacités que les hommes, soutient-il, et si leurs résultats ne le montrent pas, c'est un problème d'éducation, pas une question de nature féminine. Brunschvicg, qui incarnait le philosophe républicain par excellence, a joué un rôle important dans l'évolution des choses. Après la Première Guerre mondiale, quand on s'interroge pour savoir s'il faut donner accès à l'agrégation aux femmes ou s'il faut créer une agrégation spécifique, Bergson rejoint d'ailleurs l'opinion de Brunschvicg : les femmes doivent obtenir le droit de passer les mêmes concours que les hommes.

En quoi les mouvements féministes ont-ils contribué à l'émancipation des femmes philosophes ?

A. B. A côté des tentatives de transgression individuelles, je montre qu'il y a eu également des initiatives collectives, par exemple la Société des Agrégées, qui a fait bloc sur la question de la philosophie dans les années 1920. Par ailleurs, tous les débats féministes de l'époque sont très axés sur le droit à l'éducation, dans lequel s'inscrit l'intérêt pour la philosophie. Même si, encore au début du XXe siècle, la philosophie apparaît toujours comme le lieu intouchable et l'espace inatteignable, le droit à son accès est particulièrement débattu sous la Troisième République, avec un regain d'intérêt pour la question autour de 1914.

Léontine Zanta, première femme française docteure en philosophie et très exposée médiatiquement à l'époque, est pourtant totalement oubliée aujourd'hui. Comment l'expliquez-vous ?

A. B. Sa nomination, en 1914, a été un véritable événement, c'est vrai. Tous les journaux en ont parlé et elle reste un modèle dans l'histoire des femmes philosophes. Simone de Beauvoir elle-même raconte que Léontine Zanta lui a donné l'envie, encore enfant, de devenir elle aussi une pionnière intellectuelle. Malheureusement, Léontine Zanta a fini sa carrière en défendant des positions antirépublicaines, puis en soutenant le régime de Vichy. Pourtant encore féministe en 1914, elle s'est progressivement montrée très critique envers les mouvements féministes. Pourquoi tous ces glissements ? Je crois que, catholique pratiquante, elle a suivi l'évolution anticommuniste, antisindicaliste et antiféministe d'un certain catholicisme de l'époque. Il y a eu sans doute aussi des frustrations nées du manque de reconnaissance, des difficultés qu'elle a rencontrées pour s'imposer dans l'espace philosophique. Elle ira d'ailleurs jusqu'à renoncer à la philosophie elle-même, en la dénonçant comme un espace privilégié de corruption des mœurs. Dans mon livre, je cherche à voir à quel point les déterminations de genre jouent un rôle dans le fait que des femmes philosophes ont été oubliées, marginalisées ou jugées illégitimes. Dans le cas de Léontine Zanta, à laquelle j'ai consacré un autre ouvrage, on peut dire qu'elle a elle-même contribué à invalider sa postérité.

En 1949 paraît *Le Deuxième Sexe*. Ce livre marque-t-il l'entrée définitive des femmes en philosophie ?

A. B. Le livre de Simone de Beauvoir clôt en tout cas symboliquement cette période qui envisage la relation entre femmes et philosophie sur fond de rivalité entre laïcité et catholicisme ou de statut social et politique des femmes. Peut-on dire pour autant que désormais tout va bien ? Je n'aurais pas écrit ce livre si c'était le cas ! Rien que le fait d'avoir à montrer qu'il y a bien eu une histoire des femmes philosophes à cette période nous en dit beaucoup sur nous-mêmes et sur notre époque actuelle. Il y a eu beaucoup de changements dans les années 1950, en particulier l'entrée des premières professeures de philosophie à l'Université, mais l'égalité complète d'accès à tous les types d'enseignement ne sera formalisée légalement que dans les années 1970... Aujourd'hui, d'autres types d'obstacles persistent dans la société française, où de nombreuses déterminations sociales continuent de reproduire des inégalités de genre et d'accès aux savoirs. Je m'y intéresse en ce moment avec le cas de Dina Dreyfus, qui a été une philosophe influente dans la seconde moitié du XXe siècle en France et au Brésil, mais dont on ne sait plus grand-chose aujourd'hui. Tout simplement parce qu'elle a été pendant un temps l'épouse de Claude Lévi-Strauss et que, comme beaucoup d'autres, elle a été ainsi rabaissée au rang de « femme de ». Mais on le voit aussi dans les chiffres : la philosophie reste une discipline très masculine et la manière dont on raconte son histoire reste largement une affaire d'hommes, dans laquelle très peu de femmes sont présentées.



« L'altricialité secondaire peut se définir en disant que, comparée à de nombreuses autres espèces, l'espèce humaine est caractérisée par une naissance « prématurée » et par une très longue période de développement (physiologique, et notamment cérébral) extra-utérin. Cette période de développement est un temps de vulnérabilité et de dépendance de l'enfant, qui suppose des stimulations et des interactions permanentes avec les adultes. « Altricialité » vient de l'anglais altricial, qui vient lui-même du latin altrix signifiant « nourrice » ou « celle qui nourrit ». L'altricialité secondaire désigne ainsi la prolongation du temps de dépendance de l'enfant vis-à-vis des adultes nourriciers. Je ferai l'hypothèse ici que l'altricialité secondaire est l'un des grands faits dont découlent de très nombreuses caractéristiques des sociétés humaines. Par exemple, cette relation de dépendance entre parents et enfant est une relation affective, d'attachement mutuel et de protection, mais aussi, qu'on le veuille ou non, qu'on s'en défende ou non, une relation de domination, une relation d'autorité du parent sur l'enfant qui s'exerce sur une longue période. Et, comme le faisait remarquer Françoise Héritier, le « besoin de protection peut se pervertir en autoritarisme et en subordination ». On verra donc que l'expérience humaine se structure d'emblée autour d'un rapport de domination, d'une relation de transmission culturelle et d'un lien affectif réciproque. »

Oral de synthèse :



Nohant, 23 décembre 1869. Lolo et Titite sont couchées. Les adultes s'installent dans le salon devant un feu de bois qui grésille. Et on parle, on parle jusqu'à plus d'heure. Edmond Plauchut somnole, il a un peu trop bu... Maurice Sand et Lina, sa femme (Lina Calamatta aurait déclaré, rapporte-t-on, « J'épouse Maurice, car je ne peux épouser sa mère »), George et son vieux troubadour sont assis et discutent.

Il est question de l'éducation des enfants et des capacités intellectuelles des femmes. Lina demande alors à Flaubert pourquoi il a écrit à leur propos, dans *L'Education sentimentale* : « elles n'ont pas l'œil assez sûr pour contempler les précipices de la pensée, ni la poitrine assez large pour respirer l'air des hautes régions ».

Explication de texte (à préparer à la maison) :

De l'assujettissement des femmes (*The Subjection of Women*) est un essai de John Stuart Mill, écrit conjointement avec son épouse, Harriet Taylor Mill. Cet ouvrage défend l'égalité entre les sexes et le droit de vote des femmes. Il s'inscrit dans le courant féministe, et ses fondements théoriques sont à la fois l'utilitarisme et la pensée libérale du XIX^{ème} siècle. John Stuart Mill acheva la rédaction du texte en 1861, trois ans après la mort prématurée de son épouse Harriet Taylor Mill. Le texte ne sera publié que huit ans plus tard, en 1869.



« Dans l'opinion générale des hommes, prétend-on, la vocation naturelle des femmes est le mariage et la maternité. Je dis qu'on le prétend, parce qu'à en juger par les actes, par l'ensemble de la constitution actuelle de la société, on pourrait conclure que l'opinion est diamétralement le contraire. A voir les choses, les hommes semblent croire que la prétendue vocation des femmes est ce qui répugne le plus à leur nature ; que, si elles avaient la liberté de faire toute autre chose, si on leur laissait un moyen quelque peu souhaitable d'employer leur temps et leurs facultés, le nombre de celles qui accepteraient volontairement la condition qu'on dit leur être naturelle serait insuffisant. Si telle est l'opinion de la plupart des hommes, il serait bon de le déclarer. Sans doute cette théorie est au fond de presque tout ce qu'on a écrit sur ce sujet, mais je voudrais voir quelqu'un l'avouer hautement, et venir nous dire : "Il est nécessaire que les femmes se marient et fassent des enfants. Elles ne le feraient pas si elles n'y étaient forcées. Donc il faut les forcer." On verrait alors le nœud de la question. Ce langage aurait une ressemblance frappante avec celui des défenseurs de l'esclavage dans la Caroline du Sud et la Louisiane. "Il est nécessaire, disaient-ils, de cultiver le sucre et le coton. L'homme blanc ne le peut pas, les nègres ne le veulent pas au prix que nous prétendons leur donner. Ergo, il faut les

contraindre." Un autre exemple encore plus saisissant, c'est la presse des matelots qu'on jugeait absolument nécessaire pour la défense du pays. "Il arrive souvent, disait-on, qu'ils ne veulent pas s'enrôler volontairement, donc il faut que nous ayons le pouvoir de les contraindre." Que de fois n'a-t-on pas raisonné de la sorte ! S'il n'y avait eu un certain vice dans ce raisonnement, il eût triomphé jusqu'à présent. Mais on pouvait répliquer : commencez par payer aux matelots la valeur de leur travail, quand vous l'aurez rendu aussi lucratif chez vous qu'au service des autres employeurs, vous n'aurez pas plus de difficulté qu'eux à obtenir ce que vous désirez. A cela, pas d'autre réponse logique que, "nous ne voulons pas" : et comme aujourd'hui on rougit de voler au travailleur son salaire et qu'on a même cessé de le vouloir, la presse n'a plus de défenseurs. Ceux qui prétendent contraindre la femme au mariage en lui fermant toutes les autres issues s'exposent à une pareille réplique. S'ils pensent ce qu'ils disent, leur opinion signifie que les hommes ne rendent pas le mariage assez désirable aux femmes, pour les tenter par les avantages qu'il présente. On ne paraît pas avoir une haute opinion de ce qu'on offre quand on dit en le présentant : Prenez ceci ou vous n'aurez rien. Voici, selon moi, ce qui explique le sentiment des hommes qui ressentent une antipathie réelle pour la liberté et l'égalité des femmes. Ils ont peur, non pas que les femmes ne veuillent plus se marier, je ne crois pas qu'un seul éprouve réellement cette appréhension, mais qu'elles n'exigent dans le mariage des conditions d'égalité ; ils redoutent que toutes les femmes de talent et de caractère n'aiment mieux faire toute autre chose, qui ne leur semble pas dégradante, que de se marier, si en se mariant elles ne font que se donner un maître, et lui donner tout ce qu'elles possèdent sur la terre. Vraiment si cette conséquence était un accessoire obligé du mariage, je crois que l'appréhension serait très bien fondée. Je la partage ; il me semble très probable que bien peu de femmes capables de faire toute autre chose aimeraient mieux, à moins d'un entraînement irrésistible qui les aveugle, choisir un sort aussi indigne si elles avaient à leur disposition d'autres moyens d'occuper dans la société une place honorable. Si les hommes sont disposés à soutenir que la loi du mariage doit être le despotisme, ils ont bien raison pour leur intérêt de ne laisser aux femmes que le choix dont nous parlions. Mais alors tout ce qu'on a fait dans le monde moderne pour alléger les chaînes qui pèsent sur l'esprit des femmes a été une faute. Il n'aurait jamais fallu leur donner une éducation littéraire. Des femmes qui lisent, et à plus forte raison des femmes qui écrivent, sont, dans l'état actuel, une contradiction et un élément de perturbation : on a eu tort d'apprendre aux femmes autre chose qu'à bien remplir leur rôle d'odalisque ou de servante. »



Question d'interprétation philosophique : Dans quelle mesure les femmes qui lisent et écrivent sont-elles des éléments de perturbation ?

Explication de texte (à réaliser en classe) :

« Cultiver dans les femmes les qualités de l'homme, et négliger celles qui leur sont propres, c'est donc visiblement travailler à leur préjudice : les rusées le voient trop bien pour en être les dupes ; en tâchant d'usurper nos avantages, elles n'abandonnent pas les leurs ; mais il arrive de là que, ne pouvant bien ménager les uns et les autres parce qu'ils sont incompatibles, elles restent au-dessous de leur portée sans se mettre à la nôtre, et perdent la moitié de leur prix. Croyez-moi, mère judicieuse, ne faites point de votre fille un honnête homme, comme pour donner un démenti à la nature ; faites-en une honnête femme, et soyez sûre qu'elle en vaudra mieux pour elle et pour nous.

S'ensuit-il qu'elle doive être élevée dans l'ignorance de toute chose, et bornée aux seules fonctions du ménage ? L'homme fera-t-il sa servante de sa compagne, se privera-t-il auprès d'elle du plus grand charme de la société ? Pour mieux l'asservir l'empêchera-t-il de rien sentir, de rien connaître ? En fera-t-il un véritable automate ? Non, sans doute ; ainsi ne l'a pas dit la nature, qui donne aux femmes un esprit si agréable et si délié ; au contraire, elle veut qu'elles pensent, qu'elles jugent, qu'elles aiment, qu'elles connaissent, qu'elles cultivent leur esprit comme leur figure ; ce sont les armes qu'elle leur donne pour suppléer à la force qui leur manque et pour diriger la nôtre. Elles doivent apprendre beaucoup de choses mais seulement celles qu'il leur convient de savoir. [...]

De la bonne constitution des mères dépend d'abord celle des enfants ; du soin des femmes dépend la première éducation des hommes ; des femmes dépendent encore leurs mœurs, leurs passions, leurs goûts, leurs plaisirs, leur bonheur même. Ainsi toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce : voilà les devoirs des femmes dans tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance. Tant qu'on ne remontera pas à ce principe, on s'écartera du but, et tous les préceptes qu'on leur donnera ne serviront de rien pour leur bonheur ni pour le nôtre... »

Rousseau, *Emile ou de l'Education*, livre V

Question d'interprétation philosophique : Eduquer une fille, est-ce en faire un honnête homme ?

Pour comprendre...

Rousseau, voulant conduire Emile jusqu'au mariage, trace en la personne de Sophie le portrait de la jeune fille qu'il lui destine comme fiancée. Il s'y montre particulièrement timoré et traditionaliste.



« Sophie est bien née, elle est d'un bon naturel ; elle a le cœur très sensible et cette extrême sensibilité lui donne quelquefois une activité d'imagination difficile à modérer. Elle a l'esprit moins juste que pénétrant, l'humeur facile et pourtant inégale, la figure commune mais agréable, une physionomie qui promet une âme et qui ne ment pas ; on peut l'aborder avec indifférence, mais non pas la quitter sans émotion. D'autres ont de bonnes qualités qui lui manquent ; d'autres ont à plus grande mesure celles qu'elle a ; mais nulle n'a de qualités mieux assorties pour faire un heureux caractère. Elle sait tirer parti de ses défauts mêmes ; et si elle était plus parfaite, elle plairait beaucoup moins.

Sophie n'est pas belle ; mais auprès d'elle les hommes oublient les belles femmes, et les belles femmes sont mécontentes d'elles-mêmes. A peine est-elle jolie au premier aspect ; mais plus on la voit et plus elle s'embellit ; elle gagne où tant d'autres perdent ; et ce qu'elle gagne, elle ne le perd plus. On peut avoir de plus beaux yeux, une plus belle bouche, une figure plus imposante ; mais on ne saurait avoir de taille mieux prise, un plus beau teint, une main plus blanche, un pied plus mignon, un regard plus doux, une physionomie plus touchante. Sans éblouir, elle intéresse ; elle charme, et l'on ne saurait dire pourquoi.

Sophie aime la parure et s'y connaît ; sa mère n'a point d'autre femme de chambre qu'elle ; elle a beaucoup de goût pour se mettre avec avantage ; mais elle hait les riches habillements ; on voit toujours dans le sien la

simplicité jointe à l'élégance ; elle n'aime point ce qui brille, mais ce qui sied. Elle ignore quelles sont les couleurs à la mode, mais elle sait à merveille celles qui lui sont favorables. Il n'y a pas une jeune personne qui paraisse mise avec moins de recherche et dont l'ajustement soit plus recherché ; pas une pièce du sien n'est prise au hasard, et l'art ne paraît dans aucune.

Sophie a des talents naturels ; elle les sent et ne les a pas négligés ; mais n'ayant pas été à portée de mettre beaucoup d'art à leur culture, elle s'est contentée d'exercer sa jolie voix à chanter juste et avec goût, ses petits pieds à marcher légèrement, facilement, avec grâce, à faire la révérence en toutes sortes de situations, sans gêne et sans maladresse. Du reste, elle n'a eu de maître à chanter que son père, de maîtresse à danser que sa mère ; et un organiste du voisinage lui a donné sur le clavecin quelques leçons d'accompagnement qu'elle a depuis cultivé seule. »

En écho...

Emile est le nom du jeune homme imaginaire dont Rousseau se propose de faire un élève modèle. Rousseau veut que son Emile soit riche : « *Le pauvre n'a pas besoin d'éducation : celle de son état est forcée* » ; qu'il ait de la naissance : « *ce sera toujours une victime arrachée au préjugé* » ; qu'il soit de bonne santé : « *Pourquoi un homme se sacrifierait-il à un être fatalement impuissant ? Ce serait doubler la perte de la société et lui ôter deux hommes pour un.* » Emile doit être mis entre les mains de son précepteur dès le berceau et n'en sortir que pour se marier. Les cinq livres du traité correspondent aux différentes périodes de son éducation. Le premier livre prend l'enfant au berceau et s'occupe de ses deux premières années ; le deuxième livre conduit Emile de deux à douze ans ; le troisième livre, de douze à quinze ans ; le quatrième livre, qui contient la *Profession de foi du Vicaire savoyard*, de quinze à dix-huit ans ; Rousseau a intitulé le cinquième livre *Sophie ou la femme*. Cet ouvrage magistral est précédé d'une préface dans laquelle Rousseau expose son projet.

« Ce recueil de réflexions et d'observations, sans ordre et presque sans suite, fut commencé pour complaire à une bonne mère qui sait penser. Je n'avais d'abord projeté qu'un mémoire de quelques pages ; mon sujet m'entraînant malgré moi, ce mémoire devint insensiblement une espèce d'ouvrage trop gros, sans doute, pour ce qu'il contient, mais trop petit pour la matière qu'il traite. J'ai balancé longtemps à le publier ; et souvent il m'a fait sentir, en y travaillant, qu'il ne suffit pas d'avoir écrit quelques brochures pour savoir composer un livre. Après de vains efforts pour mieux faire, je crois devoir le donner tel qu'il est, jugeant qu'il importe de tourner l'attention publique de ce côté-là ; et que, quand mes idées seraient mauvaises, si j'en fais naître de bonnes à d'autres, je n'aurai pas tout à fait perdu mon temps. Un homme qui, de sa retraite, jette ses feuilles dans le public, sans prôneurs, sans parti qui les défende, sans savoir même ce qu'on en pense ou ce qu'on en dit, ne doit pas craindre que, s'il se trompe, on admette ses erreurs sans examen.



Je parlerai peu de l'importance d'une bonne éducation ; je ne m'arrêterai pas non plus à prouver que celle qui est en usage est mauvaise ; mille autres l'ont fait avant moi, et je n'aime point à remplir un livre de choses que tout le monde sait. Je remarquerai seulement que, depuis des temps infinis, il n'y a qu'un cri contre la pratique établie, sans que personne s'avise d'en proposer une meilleure. La littérature et le savoir de notre siècle tendent beaucoup plus à détruire qu'à édifier. On censure d'un ton de maître ; pour proposer, il en faut prendre un autre, auquel la hauteur philosophique se complaît moins. Malgré tant d'écrits, qui n'ont, dit-on, pour but que l'utilité publique, la première de toutes les utilités, qui est l'art de former des hommes, est encore oubliée. Mon sujet était tout neuf après le livre de Locke, et je crains fort qu'il ne le soit encore après le mien.

On ne connaît point l'enfance : sur les fausses idées qu'on en a, plus on va, plus on s'égare. Les plus sages s'attachent à ce qu'il importe aux hommes de savoir, sans considérer ce que les enfants sont en état d'apprendre. Ils cherchent toujours l'homme dans l'enfant, sans penser à ce qu'il est avant que d'être homme. Voilà l'étude à laquelle je me suis le plus appliqué, afin que, quand toute ma méthode serait chimérique et fausse, on pût toujours profiter de mes observations. Je puis avoir très mal vu ce qu'il faut faire ; mais je crois avoir bien vu le sujet sur lequel on doit opérer. Commencez donc par mieux étudier vos élèves ; car très assurément vous ne les connaissez point ; or, si vous lisez ce livre dans cette vue, je ne le crois pas sans utilité pour vous.

A l'égard de ce qu'on appellera la partie systématique, qui n'est autre chose ici que la marche de la nature, c'est là ce qui déroutera le plus le lecteur ; c'est aussi par là qu'on m'attaquera sans doute,

et peut-être n'aura-t-on pas tort. On croira moins lire un traité d'éducation que les rêveries d'un visionnaire sur l'éducation. Qu'y faire ? Ce n'est pas sur les idées d'autrui que j'écris ; c'est sur les miennes. Je ne vois point comme les autres hommes ; il y a longtemps qu'on me l'a reproché. Mais dépend-il de moi de me donner d'autres yeux, et de m'affecter d'autres idées ? non. Il dépend de moi de ne point abonder dans mon sens, de ne point croire être seul plus sage que tout le monde ; il dépend de moi, non de changer de sentiment, mais de me défier du mien : voilà tout ce que je puis faire, et ce que je fais. Que si je prends quelquefois le ton affirmatif, ce n'est point pour en imposer au lecteur ; c'est pour lui parler comme je pense. Pourquoi proposerais-je par forme de doute ce dont, quant à moi, je ne doute point ? Je dis exactement ce qui se passe dans mon esprit.

En exposant avec liberté mon sentiment, j'entends si peu qu'il fasse autorité, que j'y joins toujours mes raisons, afin qu'on les pèse et qu'on me juge : mais, quoique je ne veuille point m'obstiner à défendre mes idées, je ne me crois pas moins obligé de les proposer ; car les maximes sur lesquelles je suis d'un avis contraire à celui des autres ne sont point indifférentes. Ce sont de celles dont la vérité ou la fausseté importe à connaître, et qui font le bonheur ou le malheur du genre humain.

Proposez ce qui est faisable, ne cesse-t-on de me répéter. C'est comme si l'on me disait : Proposez de faire ce qu'on fait ; ou du moins proposez quelque bien qui s'allie avec le mal existant. Un tel projet, sur certaines matières, est beaucoup plus chimérique que les miens ; car, dans cet alliage, le bien se gâte, et le mal ne se guérit pas. J'aimerais mieux suivre en tout la pratique établie, que d'en prendre une bonne à demi ; il y aurait moins de contradiction dans l'homme ; il ne peut tendre à la fois à deux buts opposés. Pères et mères, ce qui est faisable est ce que vous voulez faire. Dois-je répondre de votre volonté ?

En toute espèce de projet, il y a deux choses à considérer : premièrement, la bonté absolue du projet ; en second lieu, la facilité de l'exécution. Au premier égard, il suffit, pour que le projet soit admissible et praticable en lui-même, que ce qu'il a de bon soit dans la nature de la chose ; ici, par exemple, que l'éducation proposée soit convenable à l'homme, et bien adaptée au cœur humain.

La seconde considération dépend de rapports donnés dans certaines situations ; rapports accidentels à la chose, lesquels, par conséquent, ne sont point nécessaires, et peuvent varier à l'infini. Ainsi telle éducation peut être praticable en Suisse, et ne l'être pas en France ; telle autre peut l'être chez les bourgeois, et telle autre parmi les grands. La facilité plus ou moins grande de l'exécution dépend de mille circonstances qu'il est impossible de déterminer autrement que dans une application particulière de la méthode à tel ou tel pays, à telle ou telle condition. Or, toutes ces applications particulières, n'étant pas essentielles à mon sujet, n'entrent point dans mon plan. D'autres pourront s'en occuper s'ils veulent, chacun pour le pays ou l'Etat qu'il aura en vue. Il me suffit que, partout où naîtront des hommes, on puisse en faire ce que je propose ; et qu'ayant fait d'eux ce que je propose, on ait fait ce qu'il y a de meilleur et pour eux-mêmes et pour autrui. Si je ne remplis pas cet engagement, j'ai tort sans doute ; mais si je le remplis, on aurait tort aussi d'exiger de moi davantage ; car je ne promets que cela. »

Emile (préface)

« On façonne les plantes par la culture, et les hommes par l'éducation. Si l'homme naissait grand et fort, sa taille et sa force lui seraient inutiles jusqu'à ce qu'il eût appris à s'en servir ; elles lui seraient préjudiciables, en empêchant les autres de songer à l'assister ; et, abandonné à lui-même, il mourrait de misère avant d'avoir connu ses besoins. On se plaint de l'état de l'enfance ; on ne voit pas que la race humaine eût péri, si l'homme n'eût commencé par être enfant. Nous naissons faibles, nous avons besoin de force ; nous naissons dépourvus de tout, nous avons besoin d'assistance ; nous naissons stupides, nous avons besoin de jugement. Tout ce que nous n'avons pas à notre naissance et dont nous avons besoin étant grands, nous est donné par l'éducation. Cette éducation nous vient de la nature, ou des hommes ou des choses. Le développement interne de nos facultés et de nos organes est l'éducation de la nature ; l'usage qu'on nous apprend à faire de ce développement est l'éducation des hommes ; et l'acquis de notre propre expérience sur les objets qui nous affectent est l'éducation des choses. Chacun de nous est donc formé par trois sortes de maîtres. Le disciple dans lequel leurs diverses leçons se contrarient est mal élevé, et ne sera jamais d'accord avec lui-même ; celui dans lequel elles tombent toutes sur les mêmes points, et tendent aux mêmes fins, va seul à son but et vit conséquemment. Celui-là seul est bien élevé. Or, de ces trois éducations différentes, celle de la nature ne dépend point de nous ; celle des choses n'en dépend qu'à certains égards. Celle des hommes est la seule dont nous soyons vraiment les maîtres ; encore ne le sommes-nous que par supposition ; car qui est-ce qui peut espérer de diriger entièrement les discours et les actions de tous ceux qui environnent un enfant ? Sitôt donc que l'éducation est un art, il est presque impossible qu'elle réussisse, puisque le concours nécessaire à son succès ne dépend de personne. Tout ce qu'on peut faire à force de soins est d'approcher plus ou moins du but, mais il faut du bonheur pour l'atteindre. »

Emile, livre I

Nora, Nora, Nora...

« Des mains de papa, j'ai passé dans les tiennes. Tu as tout arrangé à ton goût et ce goût je le partageais, ou bien je faisais semblant, je ne sais pas au juste ; l'un et l'autre peut-être, tantôt ceci, tantôt cela. En jetant maintenant un regard en arrière, il me semble que j'ai vécu ici comme vivent les pauvres gens... au jour le jour. J'ai vécu des pirouettes que je faisais pour toi, Torvald. Mais cela te convenait. Toi et papa, vous avez été bien coupables envers moi. A vous la faute, si je ne suis bonne à rien. (...) Hélas ! Torvald, tu n'es pas homme à m'élever pour faire de moi la véritable épouse qu'il te faut. (...) Je veux songer avant tout à m'élever moi-même. Tu n'es pas homme à me faciliter cette tâche. Je dois l'entreprendre seule. Voilà pourquoi je vais te quitter. »

Ibsen, Maison de poupée